ズーム
ZOOM
JAPON
www.zoomjapon.info

gratuit numéro 83 - septembre 2018

Le Japon de Takahashi Gen'ichirô

Benjamin Parks pour Zoom Japon

ÉDITO Témoins



Pour ce numéro de rentrée, *Zoom Japon* a ouvert ses colonnes à l'un des écrivains japonais les plus intéressants et les plus originaux pour lui demander de partager son regard sur son pays. TAKAHASHI Gen'ichirô a accepté cette requête et nous a reçus début juillet dans son studio de travail à Kamakura. Il était intéressant d'écouter cet observateur attentif évoquer l'évolution de la situation politique et sociale dans l'archipel, mais aussi de saisir de quelle façon, lui-même, aborde tous ces sujets dans son travail créatif. Le hasard nous a aussi permis de rencontrer une autre figure intellectuelle : MIZUBAYASHI Akira. Grâce à eux, nous disposons de deux visions originales sur le pays du Soleil-levant.

LA RÉDACTION
courrier@zoomjapon.info

85 % Telle est la proportion des produits agroalimentaires européens qui pourront entrer au Japon sans droits de douane suite à la signature de l'accord de libre-échange entre le Japon et l'Union européenne. Il s'agit du plus important traité de ce type conclu puisqu'il porte sur une zone couvrant près d'un tiers du PIB mondial.

LE REGARD D'ERIC RECHSTEINER

Ecole coréenne de Tôkyô, arrondissement de Kita



© Eric Rechsteiner

La détente opérée dans la péninsule coréenne depuis le début de 2018 suscite des réactions contrastées au Japon. Si le gouvernement japonais reste très méfiant à l'égard de la Corée du Nord dont il souhaite la dénucléarisation totale et la libération de ses ressortissants enlevés par Pyongyang, la communauté coréenne au Japon se montre beaucoup plus optimiste. En témoignent ces deux jeunes filles qui proposent à la vente des t-shirts "Réunification" lors de la fête annuelle de l'école coréenne de Tôkyô.

SOCIÉTÉ L'heure d'été bientôt à Tôkyô

A deux ans des Jeux olympiques et après près de deux mois de chaleurs caniculaires dans le pays, les organisateurs de Tôkyô 2020 ont demandé au gouvernement d'adopter le système d'heure d'été afin de pouvoir rallonger la journée et ainsi réduire les effets des fortes chaleurs sur les sportifs et les spectateurs. En effet, l'été, le soleil se couche à 19h. Les autorités restent prudentes.

ÉCOLOGIE Fin des moteurs thermiques

Le gouvernement et les constructeurs automobiles japonais ont décidé d'un commun accord que les véhicules à moteurs thermiques ne seront plus commercialisés dans l'archipel en 2050. Le Japon n'est pas le premier pays à avoir décidé cette mesure (Norvège, France, Inde, etc.), mais dans ce pays où les ventes de voitures sont extrêmement élevées, il s'agit d'une véritable révolution industrielle. A suivre.

SÉRIE Celle qui y croit encore et encore

Arrivée comme bénévole quelques jours après la tragédie du 11 mars 2011, NISHIMURA Mayumi a décidé d'y vivre.

Le tsunami qui a suivi le séisme du 11 mars 2011 n'a pas seulement détruit des bâtiments. Les habitants de la région ont été disséminés ici et là, et la vie communautaire a failli perdre ses fonctions. Avec l'avancement des travaux de reconstruction, la nécessité de fonder un nouvel esprit communautaire s'est fait ressentir entre ceux qui étaient restés, ceux qui étaient partis et ceux qui revenaient. *"J'ai toujours cherché à aider les gens attachés à leur région natale"* nous explique NISHIMURA Mayumi qui juste après le séisme était venue pour aider les gens en tant que membre d'un organisme de soutien aux victimes. En 2018, elle est toujours à Ishinomaki en tant qu'entrepreneure indépendante et continue à soutenir la population.
Née à Gokase-chô, un village situé dans les montagnes de Kyûshû à l'extrême sud du Japon (voir pp. 26-29), elle a suivi sa scolarité, du primaire au collège dans une classe qui ne comptait que 12 élèves. Au collège, elle s'était inscrite dans l'unique club de ping-pong et pour aller au lycée, éloigné de la maison, elle devait prendre le bus tous les jours. Cela ne l'a pas empêché, déjà toute petite, de vouloir entrer à l'université. Sa curiosité l'attirait à faire des recherches sur les pays du monde entier, non seulement sur l'attrait de chacun d'eux, mais aussi sur les conflits et la pauvreté dans certains d'entre eux. Elle voulait *"changer tout cela"*, mais ses parents n'ont pas voulu qu'elle parte à l'étranger ni qu'elle aille s'installer à Tôkyô.



NISHIMURA Mayumi, toujours prête à promouvoir la région d'Ishinomaki.

ISHINOMAKI HIBI SHIMBUN

Tout en gardant en secret son rêve *"de partir étudier à l'étranger"*, elle s'était inscrite à l'Université municipale de la ville de Kita-Kyûshû, en section des relations internationales de la faculté des langues vivantes, qui accueillait beaucoup d'étudiants étrangers. Après s'être aussi inscrite dans un club des Nations unies pour améliorer son niveau de connaissance internationale, elle est partie à l'étranger pour faire le tour de l'Inde. Bien que restant toujours très motivée par de nouvelles expériences, ce fut pour elle l'occasion de se rendre compte de la dure réalité du monde et plus particulièrement que l'enfant qui, toute la journée, l'avait guidée et aidée à trouver un logement, dormait, en fait, par terre dans la rue.
Dans les organismes d'aide internationale, on demandait des personnes compétentes qui *"devaient être avant tout des adultes responsables"*. C'est pourquoi, après ses études universitaires, elle a été embauchée, à Tôkyô, comme commerciale dans une compagnie d'assurances. Quatre ans plus tard, elle a commencé à travailler pour l'ONG internationale JEN, s'occupant, entre autres, d'aider les réfugiés politiques. Par la suite, alors qu'elle travaillait à la reconstruction de villages près de Niigata sinistrés lors du séisme de juillet 2007, s'est produit le séisme de 2011 dans le Tôhoku.
Sans hésitation, elle s'y est rendue. JEN a continué ses activités jusqu'en octobre 2015. Mais NISHIMURA Mayumi a démissionné en septembre 2013 sentant le décalage existant entre ceux qui étaient sur place et le bureau de Tôkyô. Elle s'est rendu compte des limites de son action au sein de cette organisation et au moment de recevoir son ordre de mutation, elle a préféré partir, estimant que *"c'est à moi de décider de faire ce que je considère nécessaire pour Ishinomaki."* Elle s'est alors pleinement engagée en se concentrant notamment sur le quartier de Kamikama, situé dans le centre d'Ishinomaki et l'un des plus touchés. Elle a créé l'association "Les Amoureux de Kamikama" pour éditer des revues et documents historiques du quartier. Toujours très impliquée dans cette région après toutes ces années, elle estime que *"le plus important est de prendre en considération son attachement à la région comme une affaire personnelle"*. Plus que jamais, elle croit fort en son potentiel. *"Quand bien même le pouvoir de chacun reste faible, ensemble on parviendra à changer la région. Il est inutile de se plaindre de ce qui nous manque, car Ishinomaki peut se relever grâce à ses nombreuses qualités"*, assure-t-elle.

OHMI SHUN, HIRAI MICHIKO

Le Japon selon Takahashi Gen'ichirô

Considéré comme l'une des plumes les plus fines de l'archipel, l'écrivain s'est confié à *Zoom Japon*.

TAKAHASHI Gen'ichirô est l'un des écrivains japonais les plus importants de ces quarante dernières années et l'un des pionniers du roman post-moderne. De la fiction à l'essai, de la critique littéraire aux compte-rendus sportifs en passant par le commentaire politique, ce touche-à-tout de 67 ans a souvent été comparé à Thomas Pynchon et Italo Calvino. Sa rectitude à toute épreuve et son imagination extraordinaire constituent un défi pour le lecteur qui doit renoncer à toute rationalité pour plonger dans les univers qu'il crée.

La vie de TAKAHASHI est presque aussi picaresque que ses histoires. Né dans la préfecture de Hiroshima, il est entré à l'université nationale de Yokohama, mais son engagement dans le mouvement étudiant l'a empêché d'achever ses études. En tant qu'étudiant engagé, il a été arrêté et son expérience de dix mois en prison l'a conduit à souffrir, pendant de nombreuses années, d'une forme d'aphasie. Il a passé les dix années suivantes à travailler dans le secteur de la construction, jusqu'à ce que son médecin lui suggère de se lancer dans la fiction pour sortir de son état.

Son premier succès remonte à 1981 avec son roman déjanté *Sayonara Gangsters (Sayonara, Gyangutachi,* trad. par Jean-François Chaix, Books éditions) récompensé par un prix. Il part ainsi à la conquête du monde littéraire. Manifestant un réel intérêt pour la culture américaine ainsi que pour la parodie et le pastiche, TAKAHASHI n'a pas peur de mélanger la littérature populaire, la culture pop et la pornographie, notamment dans *Jon Renon tai Kaseijin* [John Lennon contre les Martiens, inédit en français] afin de créer de nouveaux univers fictifs. Pendant de nombreuses années, il a enseigné à l'Université Meiji Gakuin, tout en publiant des articles dans la presse nationale et une chronique populaire sur les courses de chevaux, une de ses passions.

Pour cette interview, l'écrivain nous a reçus à Kamakura, ville située à 40 km au sud de Tôkyô, où il a vécu de nombreuses années. Enfin, libéré de ses tâches d'enseignement et profitant des vacances d'été, il nous a entraînés dans son studio en désordre où nous avons discuté pendant près de trois heures de la narration, du rôle de l'écrivain dans le monde et de la société japonaise.



Depuis avril 2018, TAKAHASHI Gen'ichirô publie son nouveau roman Hirohito *dans les colonnes du mensuel* Shinchô.

Vous venez de commencer la publication de votre nouveau roman *Hirohito* sous forme de feuilleton dans le mensuel littéraire *Shinchô*.

TAKAHASHI Gen'ichirô : En effet. Je suppose que cela prendra environ cinq ans pour l'achever. À l'heure actuelle, chaque nouvel épisode ne sort qu'une fois tous les deux mois. Cependant, l'année prochaine, j'aurai plus de temps à consacrer à l'écriture, car je quitterai mon emploi à l'université. Je pourrai alors livrer un nouveau chapitre tous les mois.

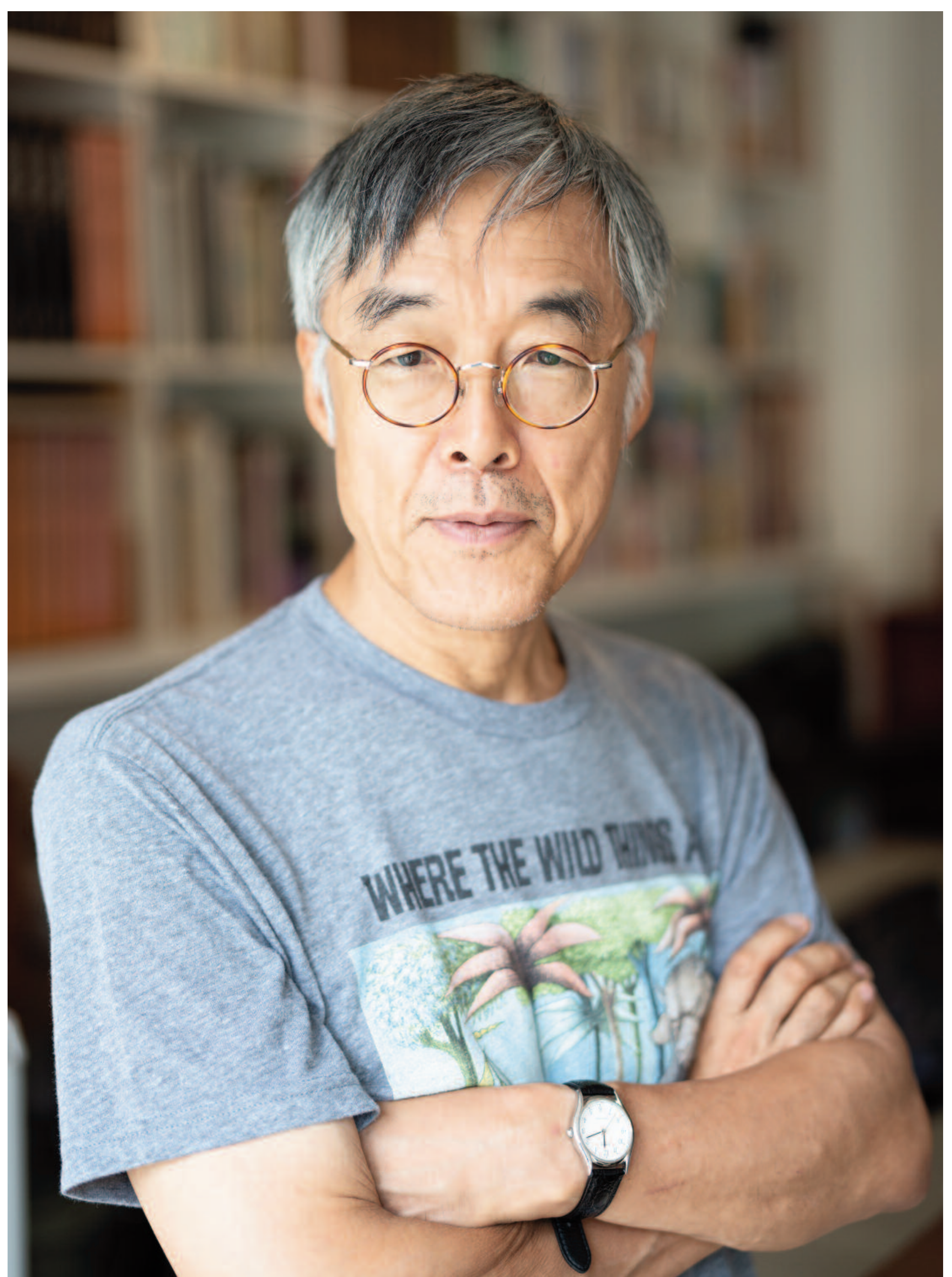
Il s'agit d'un roman historique basé sur la rencontre entre l'empereur Hirohito et le scientifique japonais MINAKATA Kumagusu en juin 1929.

T. G. : Cela fait en réalité partie d'un projet plus vaste lié à l'histoire japonaise. Au cours des 15 dernières années, j'ai travaillé sur une série de fictions historiques. En 2004, par exemple, j'ai publié une sorte de pastiche historique, *Nihon Bungaku Seisuishi* [Histoire de l'essor et du déclin de la littérature japonaise, inédit en français], qui se déroulait à l'époque Meiji (1868-1912). Dans ce roman, j'ai raconté la vie d'écrivains modernes tels que NATSUME Sôseki, MORI Ogai et ISHIKAWA Takuboku qui se battaient pour faire évoluer la littérature japonaise en les mêlant à la tentative d'assassinat de l'empereur Meiji en 1910 par des anarchistes. Il s'agit sans doute de l'événement politique le plus important du début du XXe siècle, même si la police a utilisé principalement des preuves circonstancielles pour réprimer la dissidence de gauche. En fin de compte, 26 personnes ont été condamnées à mort et 12 d'entre elles ont été exécutées, y compris le chef anarchiste KÔTOKU Shûsui et la journaliste féministe KANNO Suga.

Ensuite, j'ai voulu me consacrer à la période Taishô (1912-1926), mais je n'ai pas trouvé de bonnes idées. J'ai donc mis ce projet de côté et je me suis plutôt consacré à une série mensuelle d'articles d'opinion pour le quotidien *Asahi Shimbun*. Il y a deux ans, l'actuel empereur Akihito a déclaré son intention d'abdiquer en faveur de son fils aîné. Alors, cela m'a fait penser à son père, Hirohito, et au rôle que ces deux hommes ont joué au cours des 100 dernières années de l'histoire japonaise. J'ai donc décidé de consacrer mon prochain roman historique à l'empereur Shôwa, nom donné à Hirohito après sa disparition.

Mais pourquoi avez-vous choisi cet épisode plutôt méconnu dans la vie de Hirohito ?

T. G. : S'agissant d'une œuvre de fiction, j'avais besoin de créer un dialogue entre deux personnages afin de rendre l'histoire plus convaincante



Benjamin Parks pour Zoom Japon

et dynamique. Aujourd'hui, MINAKATA, l'autre personnage, n'est peut-être plus si connu, surtout à l'étranger, mais c'était un intellectuel unique et une personne très originale, en particulier compte tenu du caractère général de la société japonaise à cette époque. Après avoir quitté la prestigieuse université de Tôkyô (parce qu'ayant l'impression de ne rien pouvoir apprendre dans ce milieu universitaire), il s'est rendu en Amérique pour étudier les champignons et surtout les moisissures. Il a ensuite voyagé à Cuba et en Amérique latine avec un cirque et est finalement arrivé en Angleterre, où il a publié de nombreux articles dans la revue *Nature*, devenant ainsi un naturaliste et biologiste de premier plan. Même après son retour au Japon, en 1900, il a résisté à l'attrait de la capitale pour revenir dans sa préfecture natale de Wakayama, où il s'est finalement installé à Tanabe. Comme vous pouvez le constater, il s'agissait d'un Japonais très atypique.

Le plus gros problème aujourd'hui c'est le harcèlement en ligne, où tous les bigots intolérants sont libres de critiquer anonymement tout le monde et en toute impunité…



DR

A l'occasion d'une manifestation nationaliste, une personne brandit un message contre le discours raciste tenu par les manifestants.

Puis il a rencontré l'empereur, une chose extraordinaire en soi.

T. G. : Tout à fait. D'un côté, vous aviez Hirohito qui à l'époque était encore vénéré comme un demi-dieu et aussi distant qu'un être humain pouvait l'être. De l'autre, vous aviez MINAKATA qui était unique en son genre et possédait une véritable fibre anti establishment. En 1910, par exemple, il avait été arrêté pour avoir protesté contre la tentative du gouvernement de consolider et de fusionner tous les sanctuaires shintoïstes locaux. Il estimait que cela entraverait la vie communautaire, ruinerait les bâtiments historiques et endommagerait l'environnement naturel entourant les sanctuaires. En outre, il avait brièvement été lié à la tentative d'attentat contre l'empereur Meiji, bien qu'il n'ait eu aucun lien avec la cellule terroriste implantée à Wakayama.

Cependant, bien que très différents à de nombreux égards, MINAKATA et Hirohito étaient unis par leur amour pour la science. En fait, l'Empereur lui-même était un botaniste accompli qui se spécialisait dans l'étude des hydroïdes – sujet plutôt obscur –, mais qui s'intéressait également aux moisissures. C'est pourquoi il a souhaité que MINAKATA lui en apprenne davantage sur les moisissures. Aussi incroyable que ce soit, ce dernier a accepté la proposition, mais il a ajouté qu'il ne souhaitait pas quitter Tanabe, son très cher village. Imaginez que son refus de se rendre à Tôkyô aurait pu être considéré comme un acte de lèse-majesté. Mais Hirohito ne s'est pas senti offensé et a dit qu'il irait à la rencontre du botaniste chez lui!

Quelle a été la réaction des lecteurs jusqu'à présent à l'égard de votre *Hirohito* ? L'Empereur étant un sujet très délicat au Japon, quiconque parle ou écrit à propos de la famille impériale court un risque sérieux d'être agressé verbalement et parfois même physiquement par des éléments ultra conservateurs.

T. G. : Pour le moment, tout semble bien aller, même si personne ne lit vraiment les magazines littéraires. Peut-être y aura-t-il une réaction plus forte lorsque le roman sera publié sous forme de livre, mais j'en doute. D'une part, bien que cet épisode soit intéressant dans la vie de Hirohito, il n'est pas particulièrement controversé. Et de toute façon, les ultra conservateurs d'aujourd'hui ne sont plus aussi dangereux ou belliqueux que par le passé. D'ailleurs, ils n'aiment pas particulièrement l'empereur aujourd'hui, surtout depuis que Hirohito et son fils Akihito ont adopté le libéralisme - du moins, une sorte de libéralisme. Tout le monde sait qu'après la guerre, Hirohito a refusé de visiter le sanctuaire Yasukuni (voir *Zoom Japon* n°40, mai 2014) quand il a appris que 14 criminels de guerre de classe A y avaient été secrètement inscrits. Peu de gens savent que dans les années 1970, Hirohito a même pensé à se convertir au christianisme. C'est comme si Donald Trump voulait devenir musulman ! *(rires)*

Vos éditeurs vous ont-ils déjà demandé de changer de sujet ou de revoir vos histoires et vos essais ?

T. G. : Non, pas vraiment. Pour autant que je m'en souvienne, ce n'est que lorsque j'ai écrit *La Centrale en chaleur (Koi suru genpatsu,* trad. par Sylvain Cardonnel, Books éditions) que mon éditeur a d'abord hésité à mélanger un contenu porno léger et la catastrophe nucléaire de Fukushima *(rires)*. Vous savez, le plus gros problème aujourd'hui est le harcèlement en ligne, où tous les bigots intolérants sont libres de critiquer anonymement tout le monde et en toute impunité. Mais la plupart de ces gens ne lisent pas de livres,



Benjamin Parks pour Zoom Japon

Takahashi Gen'ichirô défend l'exercice de la démocratie directe dans sa forme la plus pure.

du moins pas mes livres. Ils se concentrent généralement sur les émissions de télévision et les blogs ou sites Internet d'autres personnes. En fait, la plus grande source de problèmes pour moi a été Twitter. Je me souviens avoir été catalogué comme traître et avoir même reçu des menaces de mort pour avoir commenté la politique étrangère du Japon.

Même le tremblement de terre qui a frappé Ôsaka, le 18 juin dernier, a donné lieu à une série de discours de haine sur des "crimes" qui auraient été commis par des résidents étrangers. Malheureusement, cela est devenu une tendance récurrente sur Internet. Pensez-vous que les Japonais sont racistes ?

T. G. : La discrimination et les préjugés sont une partie inévitable de la société, alors je ne peux pas vraiment nier l'existence de personnes racistes au Japon. Il est également probable que les Japonais craignent "l'autre" pour plusieurs raisons. En revanche, la plupart des gens dans ce pays ont ou avaient assez de bon sens pour arrêter ou freiner un comportement discriminatoire. C'est quelque chose que nous avons appris depuis notre enfance. Le vrai problème, à mon avis, est que la relation parent-enfant traditionnelle s'affaiblit progressivement à mesure que les jeunes trouvent refuge et établissent des liens dans l'univers virtuel. Malheureusement, Internet est devenu un lieu où la colère et les frustrations des gens se sont amplifiées, et ceux qui tentent de mettre un terme à ce type de violence verbale - ce que nous pourrions appeler la voix de la raison - sont facilement dépassés et réduits au silence. Ce que j'essaie de dire, c'est que je ne pense pas que les principes moraux de la société japonaise se soient détériorés. Les nouveaux moyens de communication et de regroupement, tels que les réseaux sociaux, ont amplifié les messages négatifs et les idées qui existaient déjà, mais qui se limitaient auparavant à des environnements plus restreints.

Il y a des années, Umberto Eco avait déclaré qu'Internet donne à tous les imbéciles le droit d'exprimer librement leurs opinions. Partagez-vous son point de vue ?

T. G. : Oui et non, car après tout, c'est la démocratie : le droit de dire ce que vous pensez, indépendamment de votre QI ou de vos opinions politiques. Prenez la littérature, par exemple. L'écriture constituait une occupation élitiste et seul un groupe relativement restreint de personnes avait la possibilité de publier leurs œuvres. Vous deviez être un écrivain qualifié pour commencer. Ensuite, il fallait avoir la chance de trouver un éditeur prêt à parier sur votre travail. Mais avec Internet, tout le monde peut être auteur et tout le monde peut lire beaucoup de choses gratuitement. C'est la démocratie directe dans sa forme la plus pure. Comment ne pas apprécier quelque chose comme ça ? Encore une fois, même dans la Grèce antique, berceau de la démocratie directe, on criait si on disait quelque chose de particulièrement stupide. En d'autres termes, il doit toujours y avoir un dispositif, une méthode pour réguler le dialogue démocratique et limiter les abus afin que l'ensemble du système puisse fonctionner sans heurts. Evidemment, il est difficile de trouver un équilibre entre les libertés et ses limites, mais je suppose que c'est le seul moyen de faire fonctionner la démocratie.

Puisque nous abordons le sujet des libertés et des bonnes manières, il semble y avoir, dans les transports publics, une intolérance accrue à l'égard des femmes enceintes, des personnes handicapées et des parents avec enfants - sur-



DR

Le scandale Moritomo impliquant le Premier ministre occupe la une des journaux japonais.

tout s'ils utilisent une poussette - de la part des usagers fatigués et stressés.

T. G. : C'est un comportement vraiment incroyable et honteux. Je ne sais pas combien de fois j'ai vu des personnes refuser de donner leur place à une femme enceinte ou à une personne âgée. C'est de l'égoïsme, et à mon avis, c'est le résultat de notre société de plus en plus compétitive. Cela commence par le système scolaire qui pousse les enfants à se battre pour une place dans une école d'élite. La plupart des *juku* (cours privés préparant aux examens d'entrée) adoptent cette approche tranchée. On y développe une vision étriquée dont le but est de se concentrer sur un seul objectif au détriment de toute autre chose. La vie devient une course d'obstacles et les gens autour de nous deviennent une nuisance ou même un ennemi à combattre. Je dirais qu'il y a un manque d'empathie envers les personnes que nous ne connaissons pas, les gens qui sont en dehors de notre cercle familial ou amical.

En outre, on peut déceler une version négative du "groupisme" dans ces situations. Les Japonais sont connus pour tout faire ensemble, en tant que groupe. Personne ne veut se faire remarquer et faire quelque chose de différent de la majorité. Dans un train, vous pouvez réellement voir les gens regarder autour d'eux et vérifier ce que font les autres. Tout le monde fait semblant de ne pas voir la vieille dame debout, et chacun pense probablement que puisque personne ne bouge, pourquoi devrais-je abandonner mon siège ?

Pensez-vous que les Japonais sont conformistes ?

T. G. : Oui. Du moins, le système est conçu pour qu'ils le deviennent. Les enfants de maternelle et du primaire sont très actifs et créatifs, et les mères japonaises sont probablement moins strictes, plus indulgentes que les parents occidentaux. Cependant, à partir de la fin de l'école primaire, ces enfants sont lentement transformés en produits uniformes. Je pense que ce n'est pas un hasard si, au collège, ils commencent à porter un uniforme. Les règles deviennent plus strictes et les gens sont encouragés à réfléchir et à agir en groupe. Je ne sais pas pourquoi, mais les Japonais ne semblent certainement pas trop apprécier l'individualisme.

> ***C'est de l'égoïsme, et à mon avis, c'est le résultat de notre société de plus en plus compétitive...***

Nous avons parlé plus tôt des valeurs morales. En mars dernier, vous avez "traduit" en japonais moderne *le Rescrit impérial sur l'éducation* de 1890, qui, jusqu'en 1948, était destiné à guider l'éducation et la moralité publique et devait être appris par cœur par tous les élèves. Pourquoi vous êtes-vous lancé dans cette entreprise ?

T. G. : Cela m'a valu beaucoup de critiques *(rires)*. En fait, ce n'est pas seulement ce texte ancien que j'ai rendu en japonais moderne. Je suis curieux de voir ce que les textes classiques disent du Japon contemporain et comment un message exprimé il y a deux ou trois cents ans s'applique à notre société. *Le Rescrit Impérial sur l'éducation* a attiré mon attention parce que, d'une part, tout le monde en parlait, car le gouvernement conservateur actuel semble adopter certaines de ses valeurs (voir *Zoom Japon* n°67, février 2017). En 2017, le Premier ministre ABE Shinzô et son épouse Akie ont été impliqués dans un grand scandale selon lequel ils auraient aidé une école privée ultra nationaliste à acheter une parcelle de terre appartenant à l'État pour un prix dérisoire. Mise à part la question financière, la chose la plus inquiétante était que le règlement de l'école impliquait quotidiennement la récitation du Rescrit , comme au "bon vieux temps". J'en suis venu à me demander si nous savions réellement ce que disait ce texte et pourquoi il avait été si controversé. Je l'ai donc lu (il est en fait assez court), mais je ne l'ai pas vraiment compris car il était rédigé dans une langue très formelle et ésotérique utilisée par l'empereur au XIXe siècle. Puis j'ai réessayé, cette fois-ci à l'aide d'un dictionnaire, et je l'ai réécrit d'une manière plus facile à comprendre par le plus grand nombre. Par ailleurs, lorsque vous abordez des documents anciens, il faut toujours garder à l'esprit le contexte dans lequel ils ont été rédigés. Dans le cas du Rescrit, c'était une époque où le gouvernement voulait établir une société "centrée sur l'empereur". L'élite dirigeante a ainsi créé un contrat social fondé sur un lien entre un dirigeant bienveillant et ses loyaux sujets - qui devaient sacrifier leur vie à l'Etat en cas de nécessité grave (c'est-à-dire de guerre). C'est probablement le point le plus controversé parce que le gouvernement ABE cherche, en fait, à modifier la Constitution pacifiste afin de remilitariser le pays.


Benjamin Parks pour Zoom Japon

TAKAHASHI Gen'ichirô a "traduit" en japonais moderne le Rescrit impérial sur l'éducation de 1890 dont on fait aujourd'hui grand cas.

Vous aviez donc cela en tête lorsque vous avez traduit le Rescrit ?

T. G. : Oui bien sûr. Vous ne pouvez pas vraiment comprendre le présent sans comprendre le passé. C'est aussi ma principale motivation pour écrire *Hirohito*. Au niveau le plus élémentaire, je veux montrer qu'il y a 50 ou 100 ans, le Japon a connu le même genre de situation que maintenant. Nous avons commis de grosses erreurs à ce moment-là et nous devons faire attention à ne pas les répéter. Comme on dit, ceux qui oublient l'histoire sont obligés de la répéter.

Puisque vous évoquez de nouveau *Hirohito*, je voudrais vous interroger sur le système impérial. Jusqu'en 2004, par exemple, le Parti communiste japonais était absolument opposé à l'existence de la Maison impériale.
Aujourd'hui, bien qu'il se montre plus modéré sur cette question, il souhaite la création d'une république démocratique. Par ailleurs, l'empereur actuel (qui devrait abdiquer l'année prochaine) et la famille impériale dans son ensemble semblent être extrêmement populaires au Japon. Quel est votre avis à ce sujet ?

T. G. : Le grand problème pour moi est que le système de l'empereur et la Constitution ne vont pas bien ensemble.

C'est-à-dire ?

T. G. : C'est une question complexe qui nécessite une longue explication. Tout d'abord, la Constitution n'est pas vraiment claire sur ce que l'empereur est censé faire. Certaines de ses tâches y sont clairement énoncées, mais il y a quelques fonctions importantes qui ne le sont pas : exécuter des rites religieux à l'intérieur du Palais impérial et voyager à travers le pays et le monde pour réconforter l'esprit des morts ce qui signifie, en particulier pour Akihito, de s'excuser pour les actions épouvantables menées par l'armée japonaise pendant la guerre. Ce sont des obligations très exigeantes et Akihito - qui a 84 ans - pense ne plus être en mesure de les exécuter. C'est

La Constitution n'est pas vraiment claire sur ce que l'empereur est censé faire. Certaines de ses tâches y sont clairement énoncées, mais il y a quelques fonctions importantes qui ne le sont pas...


DR

Akihito (à droite) en compagnie de son père l'empereur Hirohito.

pourquoi il a exprimé son désir de démissionner en 2019.
Cependant, pour moi, un autre point est encore plus controversé. Selon la Constitution, l'empereur est le symbole de la nation japonaise. Cependant, tous les droits de l'homme qui sont généralement garantis par la Constitution lui sont refusés. En d'autres termes, il n'est pas libre de s'exprimer, ne peut pas choisir un travail et n'est pas vraiment libre d'épouser qui il veut. Pour moi, cette situation est assez étrange. J'ai même posé la même question à un expert en matière constitutionnelle, qui se trouve être un ami, et il a admis que c'était une question épineuse. Ainsi, dans ce contexte, je pense que la meilleure solution est de revenir à la situation d'avant l'ère Meiji : c'est-à-dire de transformer la maison impériale en une sorte d'organisation religieuse et ramener le Palais impérial à Kyôto. De cette façon, nous pourrions séparer l'État et la religion et transformer la Constitution en un ensemble de principes véritablement laïcs.
Enfin, je ne peux pas comprendre pourquoi l'élite politique actuelle s'oppose à la succession féminine au trône. Selon les sondages, non seulement la plupart des gens ne cachent pas leur envie de voir une femme monter sur le trône; dans le passé, nous avons eu huit impératrices, la dernière ayant abdiqué en 1771. En outre, selon la mythologie japonaise, les empereurs sont considérés comme des descendants directs d'Amaterasu, la déesse du soleil. Vous voyez, même la principale divinité du shintoïsme est une femme ! Cette supposée tradition réservée aux hommes n'a que 150 ans environ. Cela nous ramène à ce que je disais à propos de la nécessité de connaître le passé, car il s'avère que les personnes au pouvoir semblent agir au mépris du passé.

Pensez-vous qu'il faille réviser la Constitution ?
T. G. : Comme vous le savez, il y a un grand débat sur la révision constitutionnelle, les conservateurs cherchant à la modifier (en particulier l'Article 9, qui renonce à la guerre) et les libéraux et les partis de gauche défendant le document original. Je suis politiquement libéral, mais pour ce qui est de la Constitution, je pense que nous devrions la modifier. Mais pas dans le sens des conservateurs. En ce qui concerne les forces armées, par exemple, je pense que les Forces d'autodéfense devraient être rattachées aux Nations unies. Comme vous le savez, l'ONU n'a pas encore d'armée permanente. Au lieu de cela, ses membres fournissent volontairement des forces de maintien de la paix. Ce serait formidable si le Japon faisait don de ses soldats (l'ensemble de ses forces armées) à l'ONU en échange d'un siège permanent au Conseil de sécurité. De cette façon, les soldats japonais agiraient en tant qu'armée permanente de l'ONU. Je pense que c'est une excellente idée. En fait, même OZAWA Ichirô du défunt Parti libéral, avait déjà exprimé cette idée - même s'il avait proposé de ne donner que la moitié de nos forces armées aux Nations unies. Son objectif était de rendre le Japon plus indépendant de l'ingérence et du contrôle politiques des Etats-Unis. C'est probablement l'une des raisons pour lesquelles sa proposition a été rapidement rejetée.

C'est une idée pour le moins fascinante, mais je crains que beaucoup de gens ne s'y opposent, tant au Japon qu'à l'étranger.
T. G. : Vous croyez...? C'est bien probable *(rires)*, mais c'est fort dommage. Pensez que les conservateurs veulent réarmer le Japon car, disent-ils, nous devons nous préparer en cas d'agression extérieure. Mais si nous faisions ce que j'ai dit, nous pourrions simplement demander de l'aide à l'ONU, tout en préservant notre Constitution pacifiste. Vous voyez, il est toujours important de sortir des sentiers battus et de proposer de nouvelles idées pour résoudre des problèmes anciens. Malheureusement, au Japon, chaque fois qu'un politicien indépendant devient trop important – pensez à TANAKA Kakuei dans les années 1970 (voir *Zoom Japon* n°69, avril 2017), l'establishment trouve un moyen de s'en débarrasser.

Ce serait formidable si le Japon faisait don de ses soldats à l'ONU en échange d'un siège permanent au Conseil de sécurité...

Peu après les événements tragiques du 11 mars 2011, vous avez commencé à écrire une chronique pour l'*Asahi Shinbun*, dans laquelle vous abordiez régulièrement un certain nombre de questions politiques et sociales. L'une de ces questions portait sur la controverse autour des manuels d'histoire utilisés dans les écoles japonaises. Que pensez-vous des tentatives du gouvernement actuel de modifier la manière dont l'histoire est enseignée dans ce pays ?
T. G. : Nous devons toujours être conscients de la façon dont les personnes au pouvoir tentent de modifier, de déformer ou d'étouffer l'histoire

afin de poursuivre leurs propres intérêts. L'histoire de l'humanité est beaucoup plus nuancée et diverse que ce que ces gens veulent nous faire croire.
Il est amusant que vous me posiez des questions sur les livres d'histoire, car, il y a quelques jours, le dernier film de ZEZE Takahisa, *Kiku to girochin* [Le chrysanthème et la guillotine, inédit en France] est sorti en salles. Bien qu'il s'agisse d'une œuvre de fiction, elle raconte l'histoire d'une rencontre fortuite entre un groupe anarchiste qui a vraiment existé, la Société de la guillotine (Girochinsha), active pendant l'ère Taishô (1912-1926) qui défendait l'égalité des sexes et une troupe itinérante de lutteuses de sumo. Ce film est sorti au bon moment car en avril, lors d'un tournoi de sumo, un officiel qui faisait un discours sur le ring a été pris d'un malaise et s'est évanoui. Deux femmes (dont une infirmière) sont montées sur le ring pour l'aider, mais un arbitre les a exhortées à partir, son raisonnement étant que le ring de sumo est un lieu sacré d'où les femmes doivent rester à l'écart. Cependant, le film de ZEZE montre clairement que cette interdiction est historiquement infondée. Le sumo féminin était très populaire au Japon depuis l'ère Edo (1603-1868) jusque dans les années 1950. Il était principalement pratiqué dans la préfecture de Yamagata, au nord-ouest du pays, et comptait jusqu'à 20 écuries de sumo. Les lutteuses étaient principalement des paysannes qui échappaient ainsi à la violence domestique, à la pauvreté et aux restrictions de leur communauté villageoise.

Est-ce pour cela que vous avez aimé ce film ?
T. G. : Oui, non seulement il aborde un moment peu connu de l'histoire du Japon, mais il met en évidence un phénomène social dont beaucoup de Japonais, y compris moi-même, n'avaient jamais entendu parler. C'est aussi un exemple classique de la façon dont un conteur – que ce soit un romancier ou un cinéaste – peut parfois prendre certaines libertés (par exemple, créer une rencontre fictive entre des terroristes et des lutteuses de sumo) pour mettre l'accent sur certaines questions sociales ou politiques. C'est pour moi le pouvoir de la littérature. Le travail d'un érudit peut être historiquement plus précis, mais un conteur est capable de rassembler des éléments disparates et de créer une réaction chimique plus puissante que toute étude scientifique. En ce sens, mes œuvres pourraient être considérées comme des bombes à mots assez puissantes pour sortir les gens de leur léthargie sociale.

Mes œuvres pourraient être considérées comme des bombes à mots assez puissantes pour sortir les gens de leur léthargie sociale...

Qu'en est-il de la question des femmes de réconfort ? A ce sujet, le gouvernement japonais a montré une approche contradictoire. D'un côté, ils ont indemnisé certaines des victimes, mais de l'autre côté, ils continuent de dire qu'aucun document officiel n'a été trouvé prouvant que l'armée japonaise était responsable de l'enlèvement de femmes et de leur exploitation sexuelle. Aujourd'hui encore, les autorités se démènent contre les tentatives de construction de monuments commémoratifs à l'étranger.
T. G. : De toute évidence, il ne peut trouver aucun document pour la simple raison que les autorités les ont détruits en premier lieu. Mais pour répondre à votre question, il s'agit d'un autre problème compliqué, sans solution claire. Vous ne pouvez pas simplement dire que toutes ces femmes étaient des prostituées qui travaillaient en première ligne, mais vous ne pouvez pas non plus affirmer qu'elles étaient toutes utilisées comme esclaves sexuelles. La situation différait selon les pays et les responsables de leur "recrutement". Comme l'a dit un écrivain coréen, chaque femme de réconfort a sa propre histoire à raconter, et si vous les mettez toutes dans une seule boîte, vous finissez par perdre cette diversité. Encore une fois, le travail du romancier, du conteur, consiste à se concentrer sur ces histoires particulières et à leur donner l'importance qu'elles méritent. En d'autres termes, extraire l'universel du particulier.

Femmes de réconfort, racisme, discours de haine... Comment peut-on mettre fin à ces dérives négatives qui semblent avoir pris racine, ces dernières années, dans la société japonaise ?
T. G. : Le seul moyen possible est d'être engagé et d'y répondre par une approche positive. Vous devez les conquérir par le dialogue et en proposant des réponses nouvelles. Essayer d'arrêter le désert en construisant un mur est totalement inutile, car rien ne change vraiment, le désert ne disparaîtrait pas. Au lieu de cela, vous devez trouver un moyen de transformer le désert en zones vertes. Est-ce difficile ? Bien sûr et cela prend du temps. Mais nous devons essayer, et le devoir de l'écrivain est de semer les graines du changement.


Kiku to girochin film partners

Kiku to girochin, *le film de ZEZE Takahisa, est sorti le 7 juillet dans les salles japonaises.*



Benjamin Parks pour Zoom Japon

Pour Takahashi Gen'ichirô, le devoir de l'écrivain est de semer les graines du changement.

Il y a trois ans, à l'occasion du 70e anniversaire de la fin de la Seconde Guerre mondiale, vous avez dit que durant ces 70 années, le Japon n'avait pas du tout changé. Que vouliez-vous dire ?

T. G. : Je voulais dire que le Japon est devenu un pays très riche – nous sommes la troisième puissance économique mondiale –, mais nos esprits n'ont pas changé. Pour être plus précis, nous avons oublié notre passé. Et pour moi, un pays sans mémoire historique est un pays sans avenir. Par exemple, lorsque nous débattons de ce qu'il faut faire à propos de nos forces armées ou de la Constitution, nous devons nous souvenir de ce que nous avons fait dans le passé, des décisions prises à l'époque et en tirer des enseignements. Or, après la guerre, le développement économique a pris le pas sur le débat politique et social. Même Abe Shinzô a construit son récent succès sur son programme de reprise économique, ces fameux Abenomics. Les gens semblent seulement s'inquiéter de l'emploi et de l'argent. Ils sont prêts à tout lui pardonner (scandales, révision de manuels d'histoire, loi sur le secret d'État, etc.) tant qu'il peut faire avancer l'économie. La même chose est vraie pour les relations du Japon avec ses voisins, en particulier en ce qui concerne nos actions en Asie pendant la Seconde Guerre mondiale. Encore une fois, beaucoup de gens sont surpris de voir la Chine et la Corée continuer de se plaindre du passé. C'est justement parce que nous avons oublié et que le gouvernement essaie toujours de minimiser ce que nous avons fait à ces pays. Nos politiciens aiment présenter le Japon comme une victime et non un agresseur, le sacrifice ultime étant bien sûr le largage de la bombe atomique sur Hiroshima et Nagasaki. Cependant, personne ne se rappelle que le Japon, lui aussi, essayait de fabriquer sa propre bombe atomique et qu'il l'aurait utilisée à coup sûr.

Comme vous l'avez rappelé, lorsque les gens vivent dans une période prospère personne ne s'inquiète des problèmes sociaux et politiques, car ils sont trop occupés à préparer leurs examens d'entrée à l'université et à chercher un emploi. En effet, ce n'est pas un hasard si le récent changement d'attitude populaire (surtout après le 11 mars 2011) est allé de pair avec la récession. Comment compareriez-vous les manifestants d'aujourd'hui avec ceux de votre génération ?

T. G. : La grande différence est que, dans les années 1950 et 1960, notre lutte était idéologique. Le marxisme et le socialisme étaient alors devenus très populaires parmi les intellectuels et les étudiants. Nous avions vraiment senti la nécessité de lutter contre l'autoritarisme et le consumérisme pour changer le monde. En 1989, la chute du mur de Berlin a été suivie par la fin du communisme et même la Chine s'est ouverte au marché. Au Japon, les gens se sont tournés vers les problèmes environnementaux ou ont rejoint certaines sectes religieuses comme Aum Shinrikyô. Ils ont même commencé à faire du bénévolat au niveau local. Puis, au cours des dix dernières années, le retour de la pauvreté (voir *Zoom Japon* n°73, septembre 2017) et la catastrophe nucléaire de Fukushima ont permis de rassembler des forces sociales disparates dans une sorte de mouvement. Beaucoup de ces groupes (comme SEALD, l'organisation étudiante avec laquelle j'ai collaboré en 2016) se sont impliqués dans la politique, mais ils n'ont pas les mêmes liens idéologiques que ceux des années 60. Ils se battent pour des questions plus concrètes telles que la défense de l'environnement, un marché du travail plus équitable et la justice sociale. Ils refusent d'être dirigés par un parti ou une élite révolutionnaire et organisent leurs actions de façon diffuse. En un sens, vous pourriez dire qu'ils sont plus proches d'un esprit anarchiste.

Propos recueillis par Jean Derome



SAISON 2018-19

JAPON

3 SEPTEMBRE • 12-15 OCTOBRE • 6-10 FÉVRIER

MUSIQUE ✿ DANSE ✿ THÉÂTRE

GAGAKU IMPÉRIAL

MUSICIENS ET DANSEURS DU DÉPARTEMENT DE MUSIQUE DE LA MAISON IMPÉRIALE DU JAPON

BUNRAKU

BUNRAKU KYOKAI - ARTISTES DE L'ASSOCIATION DE BUNRAKU DU JAPON

GAGAKU

ENSEMBLE REIGAKUSHA - KAIJI MORIYAMA

BUYŌ

JAPANESE CLASSICAL DANCE ASSOCIATION

TAMBOURS TAIKOS

EITETSU HAYASHI, EITETSU FU-UN NO KAI

THÉÂTRE NÔ & KYŌGEN*

MAN NOMURA, MINORU UMEWAKA, MASAKUNI ASAMI
MUSICIENS DE L'ASSOCIATION DU NOHGAKU

EN COPRODUCTION AVEC LA FONDATION DU JAPON ET *NIKKEI INC.
EN PARTENARIAT AVEC LA MAISON DE LA CULTURE DU JAPON À PARIS









PHILHARMONIEDEPARIS.FR • 01 44 84 44 84
Ⓜ Ⓣ PORTE DE PANTIN

CITÉ DE LA MUSIQUE
PHILHARMONIE DE PARIS

Conception graphique : BETC Réalisation graphique : Neil Gurry Photo : Yoshinori Mizutani, *Rain*, 2015 / Courtesy of IMA gallery Licences E.S. n°1-1083294, E.S. n°1-1041550, n°2-1041546, n°3-1041547.





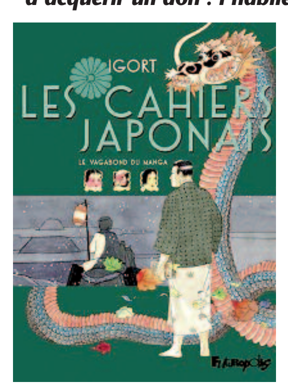






CONFIRMATION L'incroyable talent d'Igort

Trois ans après la sortie remarquée à juste titre du premier volume de ses *Cahiers japonais,* l'Italien Igort publie le second volume intitulé *Le Vagabond du manga* dans lequel il entraîne le lecteur au cœur de sa passion : le Japon et son univers graphique. Il s'agit d'un voyage très personnel qui commence par l'évocation du poète Bashô, l'inventeur du haïku, mais aussi grand voyageur dans l'archipel, dont il reprend à son compte la pratique de contemplation. Un point essentiel dans la mesure où, rappelle-t-il, cela lui a permis *"d'acquérir un don : l'habileté à saisir l'instant parfait, qu'il traduisait en poésie"*. Igort, lui, a choisi le dessin pour rendre tous ces instants, toutes ses rencontres et toutes ses émotions obtenus pendant ses nombreux déplacements dans l'archipel. Quel régal pour les yeux d'autant plus que l'auteur rend hommage à sa manière aux plus grands noms du manga parmi lesquels Mizuki Shigeru et Taniguchi Jirô dont il fut l'un des amis. Il consacre à l'auteur du *Journal de mon père* quelques magnifiques pages en toute fin de ses *Cahiers japonais*. Rien que pour cela, il faut se plonger dans ce récit graphique qui suscite bien des émotions.



Les Cahiers japonais : le vagabond du manga, d'Igort, trad. par Laurent Lombard, Futuropolis, 24 €.

MUSIQUE Tokyo Hit Vol. 3

Ça va déménager les 28 et 29 septembre à la Maison de la Culture du Japon à Paris. Pour la troisième édition de Tokyo Hit, l'institution culturelle japonaise invite Ishino Takkyû, un pionnier de la musique techno dans l'archipel. Il s'est conçu un style personnel caractérisé par une grande variété de sonorités et une pointe d'humour. Son univers coloré mais légèrement inquiétant ne manquera pas de créer une ambiance électrisée durant cette nouvelle édition de Tokyo Hit qui va transformer la grande salle en club tokyoïte animé par les mises en scène lumière et VJ live de Tekyes.



101 bis, quai Branly 75015 Paris
www.mcjp.fr
Tarifs : Adhérent MCJP et prévente Early Bird (nombre limité) 14 € / Prévente 16 € / Sur place 18 €.

PUBLICATION Les p'tits papiers japonais

Des cartes postales, des marque-pages, du papier à lettres, du papier à plier, etc. Le tout réuni dans ce livre destiné aux amateurs de design japonais. Un cadeau original qui pourra être utile à tous ceux qui souhaitent donner un ton résolument nippon à leur rentrée. En cette saison des "Japonismes", cet ouvrage ne manquera pas de faire des heureux.



Japan Party, coll. PaperBook, éd. Prisma 19,95 €.

NIHONGOTHÈQUE

Harukisuto

Harukisuto, si j'étais française, je le prononcerais plutôt "Harukiste", il s'agit des passionnés de l'écrivain Murakami Haruki. Les plus enthousiastes d'entre eux se réunissent dans un café tokyoïte lors de la publication d'un nouvel ouvrage ou de l'annonce du prix Nobel de littérature afin d'échanger des opinions. Cet été, ils s'y sont retrouvés pour partager la joie de savourer la voix de l'auteur de *1Q84* qui a présenté pour la première fois une émission de radio ! Moi-même, lectrice du romancier depuis mon époque lycéenne, j'ai suivi ce programme de 55 minutes intitulé *Murakami Radio - Run & songs* dans lequel il évoquait les chansons qu'il écoute lorsqu'il court. Honnêtement, je l'ai trouvé plus vivant et fidèle à son style que son discours contre le nucléaire à Barcelone en 2011.



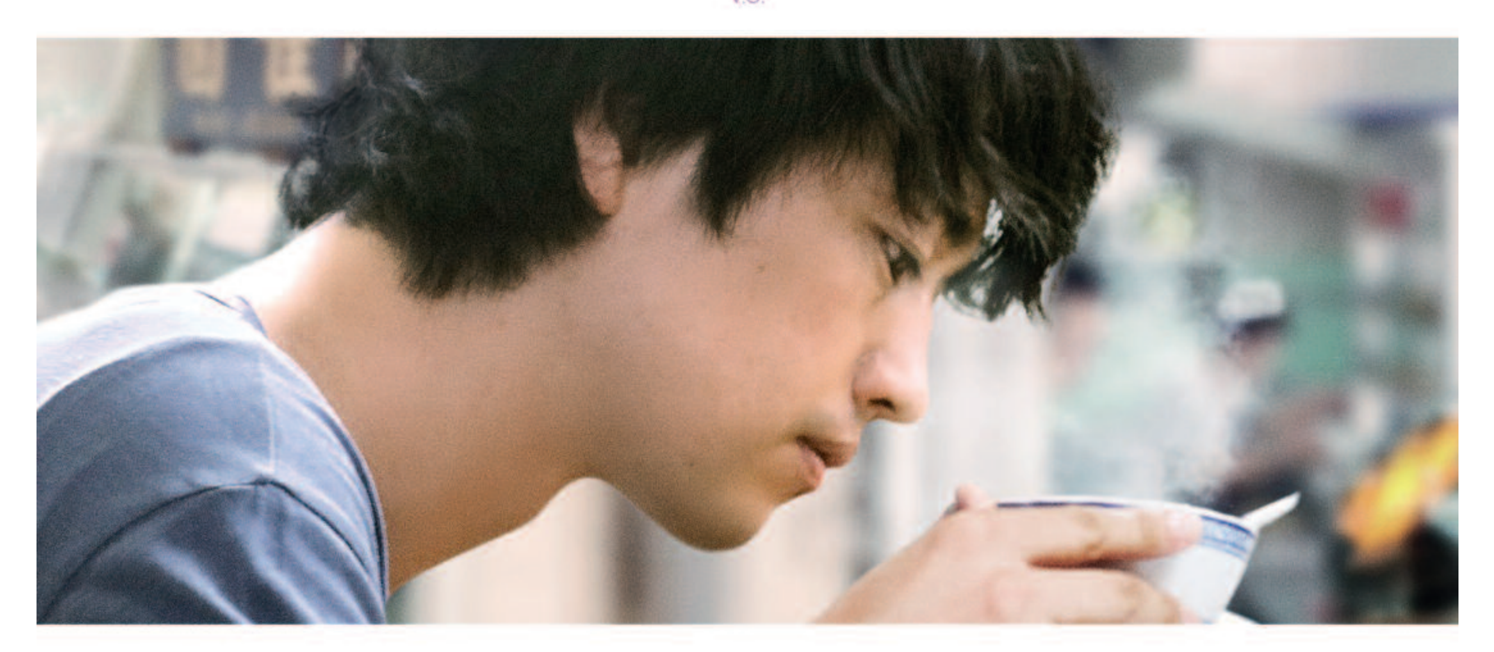
A noter que Haruki n'est pas un homme de média contrairement à l'autre Murakami (Ryû), auteur du *Bleu presque transparent* qui se montre régulièrement à la télévision. Le côté mystérieux du premier lui permet sûrement de ne pas trahir l'image de son univers fantastique envoyée à ses lecteurs. Cela a dû ensuite inciter certains d'entre eux à devenir des *Harukisuto* fanatiques qui mènent un style de vie basé sur *Murakami-shugi*, ou "Murakamisme" fondé sur les personnages décrits dans les œuvres de leur auteur adoré ou sur ses paroles-mêmes. C'est un phénomène assez rare dans l'archipel hormis pour les musiciens et *aidoru* (idoles). Même les partisans du Premier ministre Abe Shinzô ne méritent pas de se nommer ni Abeïste, ni Shinzoïste, on les qualifie simplement *shijisha* (partisan) ou *Abe-shinpa* qui trouve son origine dans le terme anglais "sympathizer" (sympathisant).

Chaque année, à partir de septembre, les médias et les *Harukisuto* commencent à s'agiter en attendant l'attribution du prix Nobel de littérature, ce qui ne sera pas le cas cette année puisque le prix a été reporté d'au moins un an. Tant mieux, je préfère l'émission radio ! Sinon, en septembre il y a l'élection du président du Parti libéral-démocrate que M. Abe veut gagner pour rester au pouvoir. Le Japon va s'agiter pour de vrai !

Koga Ritsuko

VERSION ORIGINALE ET COMME DES CINÉMAS PRÉSENTENT

"Délicieux"
V.O.



LA SAVEUR DES RĀMEN

UN FILM DE **ÉRIC KHOO**

AVEC TAKUMI SAITOH MARK LEE JEANETTE AW
TSUYOSHI IHARA TETSUYA BESSHO BEATRICE CHIEN SEIKO MATSUDA

WILD ORANGE ARTISTS PRESENTE UNE PRODUCTION ZHAO WEI FILMS EN COPRODUCTION AVEC BERT PICTURES CLOVER FILMS COMME DES CINEMAS VERSION ORIGINALE SCENARIO DE TAN FONG CHENG WONG KIM HOH MUSIQUE DE KEVIN MATHEWS CHRISTINE SHAM MONTAGE NATALIE SOH
DIRECTEUR DE LA PHOTOGRAPHIE BRIAN GOTHONG SON DESIGNER KAZZ PHOTOGRAPHE LESLIE KEE PRODUCTEURS EXECUTIFS YUTAKA TACHIBANA BERT TAN LIM TECK COPRODUCTEURS ERIC LE BOT MASA SAWADA HIDEKI AKIYOSHI PRODUIT PAR HUAN JUNXIANG YUTAKA TACHIBANA TAN FONG CHENG REALISE PAR ERIC KHOO

REMERCIEMENTS AU BUREAU DU TOURISME DE SINGAPOUR



AU CINÉMA **LE 3 OCTOBRE**

RENCONTRE **Mizubayashi Akira le rebelle**

Fin observateur de la société, l'auteur japonais d'expression française met les points sur les i dans son dernier livre.

Francophone accompli, ouvert au monde, l'écrivain a publié au printemps *Dans les eaux profondes : le bain japonais* chez Arléa. *Zoom Japon* l'a rencontré pour évoquer les motivations derrière ce remarquable ouvrage.

Comment est né ce livre ?

Mizubayashi Akira : C'est une proposition de mon éditeur Arléa. Cet ouvrage est composé de trois parties. La première est la reprise d'un texte très ancien. C'est mon premier texte écrit en français qui date de 1983 que j'avais rédigé pour la revue *Critique*. C'était pour un numéro spécial entièrement consacré au Japon et lors d'une conversation avec son directeur, j'avais fini par aborder la passion des Japonais pour le bain et les sources thermales. Jean Piel m'avait alors arrêté et dit que ce devait être un bon sujet pour mon article. Je me suis demandé s'il était sérieux parce que c'est un thème trivial, anodin à première vue. J'ai relevé le défi et j'ai pris du temps pour me mettre en harmonie avec l'esprit de cette revue intellectuelle. J'ai donc conçu ce texte sous la forme d'une lettre adressée à un ami fictif qui rendrait visite à mes parents qui habitaient alors dans une maison extrêmement traditionnelle un peu comme dans un film d'Ozu. Cela a beaucoup plu à M. Piel qui a décidé de le mettre au début de ce numéro et il a eu l'idée d'intituler ce numéro *Dans le bain japonais*. Comme il s'agit de mon tout premier texte en français, j'y suis très attaché. Et 35 ans plus tard, une éditrice d'Arléa est tombée sur ce numéro dans une librairie parisienne et a lu mon texte. Elle me connaissait déjà. Elle avait lu certains de mes ouvrages. Et comme c'est une grande admiratrice de *L'Eloge de l'ombre* de Tanizaki Jun'ichirô, elle a trouvé quelque chose de semblable dans ce texte et elle m'a écrit pour me demander d'amplifier ce sujet en partant de ce petit texte. La proposition était séduisante et je l'ai acceptée. Je suis donc parti du thème du bain, mais pour aborder d'autres sujets qui me préoccupent depuis un certain nombre d'années. Cela m'a paru possible dans la mesure où le thème du bain collectif est révélateur d'une manière particulière d'être avec autrui au Japon, et surtout révélateur de ce que j'appelle "l'être ensemble".

Votre livre nous immerge dans une certaine forme de nostalgie.

M. A. : Si le mot "nostalgie" peut être utilisé pour les choses à venir, oui on peut le dire, puisque j'évoque un manque. Il y a un manque évident par rapport au passé. Cette pratique du bain collectif que j'ai vécue tout à fait inconsciemment et que j'essaie d'objectiver aujourd'hui, c'est un manque effectivement. Donc c'est un sentiment de nostalgie. Mais il y a un autre manque qui me semble beaucoup plus important, c'est un manque d'ordre sociétal qui n'existe pas encore…

N'a-t-il jamais existé ?

M. A. : Il a peut-être existé au cours du Moyen-Age dans une période très limitée. J'en parle dans le chapitre intitulé *Ikki*. C'est une révélation, une découverte pour moi. Je savais que cela avait existé, mais je n'avais jamais réfléchi aussi profondément par rapport à la culture occidentale. J'essaie de faire un rapprochement. Je dis qu'*Ikki* est une sorte de contrat social. Même avant le livre de Rousseau, les Japonais du Moyen-Age ont connu cette chose-là. C'est donc quelque chose qui a existé dans le passé des Japonais, mais qui a toujours été étouffé par un autre type de pouvoir, par d'autres pratiques et cette forme d'association horizontale que je rapproche de la communauté siennoise et qui relève de la *Respublica* n'a jamais duré longtemps dans l'histoire du Japon. Et au lieu d'exister durablement, c'est le pouvoir dictatorial qui a dominé pendant longtemps le pays que ce soit à l'ère Edo ou à l'époque impériale du VIIIe siècle. La dominante de l'histoire du Japon, c'est ça. Pour moi, il y a deux manières d'exister avec autrui. Ou bien on existe avec l'autre de façon égalitaire sans soumission ni domination ou bien on est soumis ou on domine. Ces deux manières d'exister ont été vécues par les Japonais, mais la manière égalitaire, communale d'exister n'a jamais

RÉFÉRENCES

Dans les eaux profondes : le bain japonais, de Mizubayashi Akira, coll. La Rencontre, Arléa, 19 €.

Eric Rechsteiner pour Zoom Japon

duré assez longtemps. Elle a été vivante, même très vivante, pendant une période assez courte du Moyen-Age. Et même si cela n'a pas fait partie de mon vécu, d'où ma réticence à parler de "nostalgie", c'est quelque chose que je regrette infiniment. C'est dommage que ça n'existe plus. J'aimerais bien que ça revienne dans la culture japonaise.

Ne pensez-vous pas qu'il y a eu une tentative au tournant des années 1960 de bousculer l'ordre en place pour redéfinir un nouvel ordre sociétal plus proche de celui auquel vous aspirez ? Mais cela a échoué…

M. A. : Je crois que ce genre de tentative a toujours existé. L'aspiration des gens à être ensemble de façon égalitaire et à se comporter non pas en tant que sujet, non pas en tant que dominant, mais en tant qu'égaux, je crois que c'est quelque chose de permanent chez les hommes. Mais ça a toujours été étouffé. Et comme vous le rappelez, dans les années 1960, il y a eu un mouvement de contestation extraordinaire, mais ça n'a pas duré assez longtemps. Après le désastre de Fukushima, il y a eu un mouvement populaire qui a atteint un certain niveau grâce à des personnalités comme ÔE Kenzaburô, mais là encore, ce fut encore plus éphémère. Maintenant on est même en train d'effacer cet événement catastrophique de la mémoire collective. On n'en parle plus sauf dans quelques journaux comme le *Tôkyô Shimbun* auquel je suis abonné. Je tiens à rendre hommage à ce journal, car, tous les jours, il y a une page consacrée à Fukushima.

Dans ce contexte, comment voyez-vous l'engagement des intellectuels japonais ?

M. A. : Le monde intellectuel, c'est vraiment un petit monde intellectuel qui n'a aucune influence sur la vie politique. La preuve, rien ne bouge. Et je crois que le monde intellectuel japonais n'a pas de centre de gravité enraciné profondément. On regarde tout ce qui se passe ailleurs et on fonctionne un peu comme des marchands d'idées. On introduit des idées nouvelles, des choses nouvelles telles qu'elles se mettent en place en Europe et on est

Eric Rechsteiner pour Zoom Japon

très tributaire d'un phénomène de mode intellectuelle. C'est un pays où l'on traduit énormément, mais sans aucune réelle influence sur la vie des Japonais, sur la politique des Japonais.

Comment l'expliquez-vous ?

M. A. : Je m'interroge justement là-dessus. Le grand intellectuel allemand, Karl Löwith, qui a vécu quelque temps au Japon a dit la chose suivante : *"les Japonais habitent une grande maison à deux étages. Au rez-de-chaussée, il y a tous les éléments de la vie quotidienne, tous les éléments japonais. Mais quand on monte à l'étage, il y a une fabuleuse bibliothèque et où on trouve énormément de livres d'auteurs étrangers depuis Platon jusqu'à Heidegger. Et les Japonais sont des gens qui lisent tout cela. Mais je ne vois pas l'escalier qui permet aux Japonais de monter à l'étage. Comment passent-ils d'un étage à l'autre ?"* Un peu plus tard, un autre intellectuel dont j'ai oublié le nom a repris la métaphore pour évoquer le rôle des intellectuels japonais pendant la Seconde Guerre mondiale en expliquant que tous les intellectuels étaient tous descendus au rez-de-chaussée et avaient enlevé l'escalier! Cette métaphore en dit long. Ça veut dire qu'on lit beaucoup, mais je vois très peu d'intellectuels réussir à mettre en relation l'objet de leur recherche avec la réalité de ce pays. Moi, je ne peux pas vivre sans établir de liaison entre les deux. Tout ce que j'ai écrit en japonais et en français, c'est un effort d'installer une passerelle entre la vie intellectuelle et la vie de tous les Japonais. J'ai écrit, il y a une vingtaine d'années, un livre en japonais sur le Don Juan de Molière. Bien qu'il s'agisse d'une pièce écrite au XVII[e] siècle, j'ai écrit ce livre parce que ça me parlait énormément par rapport à ce que je vivais au Japon, à mon époque. C'est une attitude qui étonne mes collègues parce que ce livre commence par un aperçu de la famille de mon épouse. Mon épouse est Française. C'est une famille paysanne qui s'est construite dans le temps sur la conception de l'Etat moderne tel qu'il est apparu à l'époque de Molière. Aussi travailler sur une pièce de Molière, ce ne signifiait pas me séparer de ma vie de tous les jours en tant que Japonais au Japon. J'ai toujours fonctionné comme ça sinon je ne peux rien écrire. La vie intellectuelle doit permettre de comprendre la vie de tous les jours. Je me sens donc un petit peu minoritaire. Je le raconte d'ailleurs dans *Petit éloge de l'errance* (Folio, 2014).

Avez-vous réussi en tant qu'enseignant à influencer vos élèves dans ce sens ?

M. A. : Mon principal souci a toujours été d'installer chez mes étudiants l'esprit d'ouverture, de ne pas s'enfermer dans la prison de la langue japonaise, ne pas s'enfermer dans la prison de la culture japonaise. Parce que chacun vit dans sa prison. Les Français vivent aussi dans leur prison. C'est à la fin de mon livre : *"Il faut parler deux langues au moins pour savoir qu'on en parle une, que c'est une langue que l'on parle"*. Cette phrase de Barbara Cassin est admirable. J'ai toujours dit à mes étudiants que le monde ne se limite pas au monde japonais. Il y a d'autres mondes, d'autres manières de vivre. Accepter de ne vivre qu'avec la langue japonaise, qu'avec la culture nippone, c'est accepter la condition d'esclave et de se priver de la liberté. La liberté consiste à pouvoir choisir. Le japonais, c'est une langue que l'on n'a pas choisie quand on naît Japonais. La société japonaise, c'est une société qu'on n'a pas choisie quand on naît Japonais. Donc en choisissant d'étudier une autre langue, on se donne une chance inouïe parce que, tout d'un coup, la possibilité de sortir de sa prison s'offre à vous. On voit d'ailleurs apparaître cette prison dans laquelle on vivait sans forcément s'en rendre compte. J'ai toujours parlé de cette façon à mes étudiants.

Ont-ils été réceptifs à ce message ?

M. A. : Evidemment, tous les étudiants ne sont pas là pour s'ouvrir. C'est pour avoir un diplôme, un emploi dans une grande entreprise. Leur objectif est de réussir à chaque examen. Quand ils restent

complètement enfermés dans cette idée-là, c'est difficile de les libérer mais chaque année, entre deux et trois étudiants sont sensibles à ce discours. Certains répondent à ma passion et je sais qu'ils seront marqués durablement.

Dans votre livre, vous vous montrez particulièrement dur à l'égard du gouvernement actuel.
M. A. : Certains me disent que je suis dur, que je suis même méchant. Mais je n'accepte pas le terme "méchant", peut-être même que je rejette le mot "dur". Je suis dur parce que le régime actuel mérite cette critique. Je crois que, comme pour les journalistes, le rôle des intellectuels, c'est de critiquer. Je n'accepte pas qu'on parle de méchanceté parce que ma critique est argumentée, elle est documentée, elle est structurée. C'est justement le rôle des intellectuels de proposer une manière de voir qui n'est pas celle du pouvoir.


Eric Rechsteiner pour Zoom Japon

Pourquoi en est-on arrivé là ? Telle est la question à laquelle l'écrivain tente inlassablement de répondre.

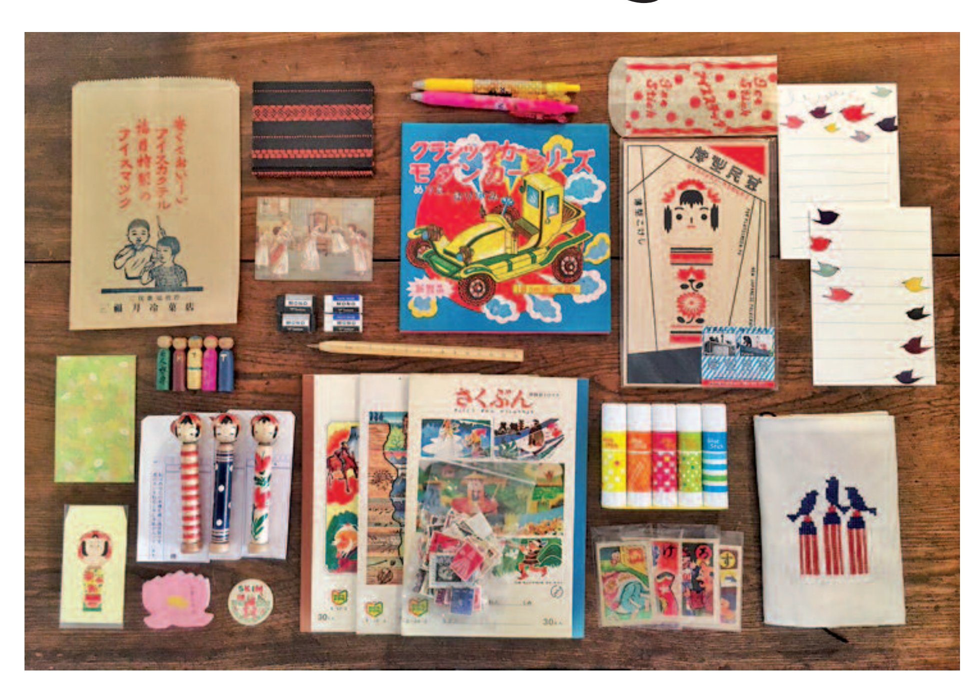
N'avez-vous pas l'impression que le périmètre laissé à la critique est en train de se réduire au Japon ?
M. A. : Je suis assez pessimiste, mais l'effort à accomplir, c'est de comprendre par quel mécanisme ce régime se maintient. Donc la question que je me suis posée en écrivant ce livre est : comment en est-on arrivé là ? Après 70 ans d'expérience démocratique, pourquoi nous ne pouvons rien faire contre le pouvoir qui cherche à enterrer la Constitution de 1947 alors que c'est précisément ce texte qui a permis aux Japonais, après l'hécatombe de la guerre et le désastre des bombes atomiques de fonder une société démocratique et de la vivre pendant 70 ans. Avec cette Constitution, le Japon est un des rares pays à n'avoir tué personne. Et la population japonaise reste indifférente alors que le parti au pouvoir est en train d'enterrer ce texte. Pourquoi en est-on arrivé là ? Et ce livre est devenu possible quand j'ai cru que je pouvais partir du thème du bain qui révèle la manière particulière d'être ensemble, d'être avec autrui pour aborder cette question essentielle à mes yeux. Donc, toute la troisième partie du livre est consacrée à cette interrogation et j'essaie de chercher des réponses pour comprendre pourquoi le Japon est prêt à faire un retour en arrière et pourquoi il n'y a pratiquement aucune résistance de la part des Japonais. Il n'y a qu'une indifférence que je qualifierais de structurelle. Et je vis d'une certaine façon dans l'angoisse. Tous les matins, je prends en quelque sorte la température de la société japonaise. Je suis assez pessimiste. Mais quand on regarde l'histoire du Japon dans une perspective longue, par exemple, il y a cette expérience de l'*ikki*, une réalité extrêmement vivante qui a existé au Moyen-Age qui annonce une pratique qui est digne du contrat social. C'est une lueur d'espoir.

Vous semblez cependant peu convaincu…
M. A. : C'est vrai car le discours du pouvoir portant sur la nécessité de "s'adapter à notre époque" trouve un écho dans l'opinion. En France, est-ce qu'on parlerait de l'adaptation de la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen de 1789 ? Le gouvernement japonais explique que dans beaucoup d'autre pays on modifie la Constitution et que le Japon est le seul pays qui ne l'a jamais fait. C'est vrai qu'en France, on a modifié le texte constitutionnel, mais il y a quelque chose qui est inébranlable, c'est la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen, car c'est le socle de tout le système. Ce qui se passe au Japon aujourd'hui, c'est comme si on voulait supprimer ce socle-là. Il n'y a pas suffisamment de gens qui parlent de cette façon. La scission entre le monde intellectuel et le reste de la société est extrêmement grave. Il n'y a pas de médiation entre les deux. Les médias et les journalistes ont un rôle trop affaibli. Le débat a disparu au Japon. Cette activité de transmission des idées en provenance du monde intellectuel vers les citoyens n'existe quasiment plus. C'est peut-être à cause du fait que la politique en tant que culture du débat n'existe pas au Japon. On n'arrive pas à la faire exister. On n'a pas réussi à créer un espace ouvert où chacun peut prendre la parole de façon égalitaire, mais c'est peut-être en ce sens-là que la langue japonaise a une part de responsabilité.

PROPOS RECUEILLIS PAR ODAIRA NAMIHEI

LITTÉRATURE Les belles lettres d'Ogawa Ito

Avec *La Papeterie Tsubaki,* la romancière fait une nouvelle fois la démonstration de son grand talent.



DR

Objets que l'on peut trouver dans certaines petites papeteries nippones.

OGAWA Ito nous avait enchantés avec *Le Restaurant de l'amour retrouvé* (trad. par Myriam Dartois-Ako, éd. Philippe Picquier, 2015) grâce à son talent de conteuse et sa capacité à construire un univers dans lequel le lecteur se plongeait avec délectation. Elle récidive avec *La Papeterie Tsubaki*, roman qui démontre une nouvelle fois que la simplicité permet de délivrer une œuvre forte avec des personnages attachants au premier rang desquels Hatoko. Cette jeune femme de 25 ans reprend la petite papeterie que lui a léguée sa grand-mère à Kamakura, au sud de Tôkyô. Mais comme le seul commerce de matériel ne suffit pas à boucler les fins de mois, la jeune femme suit les pas de son aïeule en tant qu'écrivain public. Cette dernière lui ayant enseigné l'art difficile de calligraphier mais aussi et surtout de choisir les mots et les outils pour les écrire. Avec ce livre, l'auteur nous rappelle combien l'écriture est importante pour transmettre ses émotions et ses sentiments. Elle choisit également d'aller à contre-courant d'une époque où les claviers virtuels ont remplacé les stylos et autres instruments d'expression écrite.
"J'aime écrire. J'ai toujours écrit beaucoup de lettres et je continue à échanger par lettre avec mes amis. Le courrier est bien différent des nouveaux moyens de communication. Il y a d'abord le temps que ça prend pour écrire, pour envoyer la lettre, pour qu'elle arrive. Et il y a aussi tout l'atmosphère qui est contenue dans une lettre, tout le soin que l'on a mis à choisir le papier, le stylo, l'enveloppe. Et puis, j'ai l'impression que l'on envoie un peu de l'air qui nous entoure", confie OGAWA Ito de passage en France. Cet amour pour la chose écrite manuellement se retrouve tout au long de son roman qui suit également le rythme des saisons. Car on n'écrit pas de la même façon en hiver qu'en été, et les ustensiles évoluent en fonction de la période de l'année. Finalement, on se rend compte que l'écriture ressemble à la cuisine du moins au Japon où, vous le savez, les cuisiniers font grand cas des saisons dans l'élaboration de leurs cartes.
Pour parvenir à maîtriser parfaitement l'ensemble des éléments indispensables à la création de son personnage principal capable de choisir, selon la requête de ses clients, le bon papier, le bon style ou encore le bon instrument d'écriture, l'écrivain s'est à la fois fiée à sa propre expérience, mais elle a également mené de nombreuses recherches afin de donner à son récit toute la crédibilité requise. Car on ne s'improvise pas écrivain public, surtout pas au Japon où la maîtrise de la calligraphie est impérative. Hatoko en témoigne : *"Arriver à maîtriser l'écriture des cinquante hiragana et autant de katakana m'a bien demandé deux ans, je crois. C'est à partir de l'été de ma troisième année d'école primaire que j'ai vraiment commencé à m'exercer à tracer des caractères chinois, des kanji. (...) A la différence des hiragana et des katakana dont le nombre est limité, il y a une infinité de kanji. C'est comme un voyage sans fin ni but. C'est ainsi que j'ai passé mes années d'écolière à calligraphier sans arrêt."* Elle le fait sous le contrôle sévère de sa grand-mère, "l'Aînée". Il se dégage aussi du roman d'OGAWA Ito, les notions d'hé-

RÉFÉRENCES

La Papeterie Tsubaki (Tsubaki bunguten), de OGAWA Ito, trad. par Myriam Dartois-Ako, éd. Philippe Picquier, 20 €.

ritage et de transmission d'un savoir-faire que l'on retrouve souvent au Japon dans de nombreux métiers d'art. Le rapport de maître à disciple existe dans de nombreux secteurs, y compris dans celui d'écrivain public. L'auteur décrit, avec force, cette relation déterminante sans laquelle rien ne serait tout à fait possible. *"J'écoutais les explications de l'Aînée en faisant de mon mieux pour contenir mon impatience. Je devais être surexcitée car ce jour-là, je ne sentais même pas les fourmis dans mes jambes. Enfin, il a été temps de préparer l'encre. Avec la verseuse, j'ai déposé quelques gouttes d'eau sur le mont de ma pierre à encre. Fabriquer de l'encre ! J'attendais ce moment depuis longtemps. J'adorais la sensation froide du bâton d'encre entre mes doigts. J'avais toujours rêvé d'essayer"*, raconte Hatoko qui se souvient de ce jour où, pour ses 6 ans, sa grand-mère lui offrit sa première leçon.

Cet apprentissage difficile et exigeant ne se fait pas sans heurts, mais il crée un lien inaltérable entre les générations. OGAWA Ito y attache beaucoup d'importance. *"J'emploie volontiers le mot japonais "tsunagari" (lien)"*, explique l'écrivain qui met ainsi en évidence *"le lien entre les gens, la façon dont ils interagissent". "Ce n'est pas quelque chose de conscient, mais je sais que la plupart de mes histoires se concentrent sur ce thème. Par exemple, pour* La Papeterie Tsubaki, *je voulais écrire sur Kamakura et sur les relations de voisinage plus que sur les liens du sang"*, ajoute-t-elle. Le choix de cette ville située à une quarantaine de minutes en train de Tôkyô n'est pas non plus sans conséquence sur la mise en valeur des rapports humains dans ce roman. *"Malgré sa proximité avec la capitale, Kamakura est un lieu spécial complètement différent. Déjà au niveau de la nature, il y a, à la fois, la mer et la montagne et c'est un endroit où l'on vit très proche de la nature. L'atmosphère est complètement différente et du coup, les relations de voisinage aussi. J'y ai vécu quelques mois et mon livre témoigne de mon expérience directe. C'est là-bas que j'ai réfléchi à l'écriture de ce roman et quand il a fallu que je*



décide du lieu où se déroulerait mon récit, Kamakura s'est imposé tout naturellement", raconte OGAWA Ito. Le roman s'ouvre d'ailleurs sur un plan de la ville afin que le lecteur puisse se repérer dans les déplacements des personnages, mais aussi choisisse de s'y rendre pour se fondre dans cette atmosphère si éloignée du rythme trépidant de la métropole tokyoïte. *"Mon intention était de dépeindre la vie quotidienne dans tous ses détails et d'essayer de toucher du doigt le bonheur qu'on ressent à vivre son quotidien, à faire les mêmes choses. C'est peut-être répétitif, mais on en tire de petits bonheurs qui sont importants et qui rendent notre vie plus riche"*, confie la romancière, assumant ainsi la monotonie qui se dégage de son roman.

Sans vouloir se noyer dans une nostalgie d'un Japon en voie de disparition, OGAWA Ito veut juste mettre en évidence cette évolution de nos modes de vie où les échanges épistolaires, par exemple, ont quasiment disparu et pas seulement au Japon. *"Avant dans les hôtels, on trouvait toujours un set avec du papier et des enveloppes. Mais dans celui où je suis descendue, il n'y en avait pas. Ça m'a rendu un peu triste car je me faisais une joie de découvrir quel type de papier il y aurait, mais il n'y avait rien. Ça, c'est un peu triste"*, témoigne-t-elle. *"C'est pour cela que j'ai eu envie d'écrire à ce sujet. Il ne s'agit pas pour moi de chercher à protéger, mais plutôt à perpétuer quelque chose, de le faire revivre. J'ai d'ailleurs reçu de nombreux courriers de lecteurs qui me disaient que ce roman leur avait donné envie d'écrire, de revenir au papier à lettre"*.

A la lecture de *La Papeterie Tsubaki*, il est en effet difficile de résister à la tentation de fouiller dans ses affaires pour y retrouver un stylo plume et prendre une feuille pour se lancer dans l'écriture d'une missive. On se rend rapidement compte que nous n'avons pas le talent de Hatoko, mais le fait même de faire l'effort de se mettre devant une feuille de papier avec un stylo est déjà une conséquence inattendue. Différents exemples proposés dans le roman incitent à les suivre ou du moins à tenter l'expérience d'autant plus que la plupart des courriers rédigés par l'héroïne de cette histoire sont d'une rare simplicité. OGAWA Ito parvient à nous transmettre sa propre envie d'écrire par l'entremise de Hatoko. Elle lui fait d'ailleurs rédiger une lettre personnelle qu'elle va adresser, bien évidemment, à l'Aînée et dans laquelle elle ouvre tout son cœur. *"Les mots qui étaient restés prisonniers, pieds et poings liés, cherchaient à se libérer"*. Elle remet en perspective son lien avec sa grand-mère et certains lecteurs seront peut-être surpris de verser une larme devant les sentiments exprimés par la jeune femme. Malgré l'absence de la grand-mère qu'elle appelle pour la première fois *"mamie"* dans cette lettre qui n'arrivera jamais à destination, Hatoko sentait que le moment était venu de lui dire : *"Je suis devenue écrivain public, comme toi. Et ce sera mon métier pour la vie"*.

GABRIEL BERNARD

Le tour des **sakés** à Paris

Du 29 septembre au 5 octobre 2018

Dans le cadre des événements **Japonismes 2018**, chefs, sommeliers et producteurs se rencontrent, et de ces rencontres naîtront des mets délicieux ; pendant une semaine, dans **24 restaurants** parisiens de divers genres culinaires (cuisine française, japonaise, vietnamienne, pasta, crêpes, fruits de mer…), découvrez **l'alliance des mets et des sakés**, provenant de toutes les régions du Japon. Chaque lieu propose **une soirée spéciale**, ou **un menu**, **un plat dédié à une cuvée spécifique**. À la fois voyage gustatif et promenade dans divers quartiers de Paris.

Détails à consulter sur **www.sake.japonismes.org** (en ligne à partir de mi-septembre 2018.)

- Organisation : Fondation du Japon / Maison de la culture du Japon à Paris
- Coordination : Ryoko Sekiguchi
- Partenaire: Salon du Saké, Pasona Agri-Partners Incners Inc., Fushikino

12 L' huitrier & Gekkeikan Sake Co., Ltd.
03 Lucas Carton & Otokoyama Honten Co., Ltd.
Buddha-Bar Restaurant & Akashi Sake Brewery Co., Ltd.
06 Etude & Tonoikeshuzouten co., ltd.
Pavillon Ledoyen & Kunimare Sake Brewery Co.,Ltd.
01 Enyaa & MIYASAKA BREWING COMPANY, LTD.
02 Le Bar d'Espace Japon & Gassan Sake Brewery Co., Ltd.
20 Breizh Café Montorgueil & AMABUKI SHUZO CO., LTD.
16 An di an di & Sogen Sake Brewery Co., Ltd.
14 Botanique restaurant & Kenbishi Sake Brewing Co.Ltd
18 Tempilenti & Imada Sake Brewery Co., Ltd.
19 Grand Cœur & YAGI-SHUZOBU Co., Ltd.
17 Jaja & YOSHIDA SAKE BREWING CO., LTD.
11 Le sot l'y laisse & Kawashiri Shuzoujou
05 Automne & NAGAI SAKE INC.
08 Semilla & Hakkaisan Brewery Co., Ltd.
04 Breizh Café Odéon & Urakasumi Sake Brewery Saura Co., Ltd.
09 Bonvivant & TOSHIMAYA Co., Ltd.
15 Maguey & Kaetsu Brewery Co.,Ltd.
07 Ground Control & Toshimaya Shuzou Co., Ltd. & ITO Shuzou Co., Ltd. & MIYOSHINO SAKE BREWERY Co., Ltd. & Kizakura Co., Ltd. & Toshimori Sake Brewery Co., Ltd.
Maison de la Culture du Japon à Paris

Japonismes 2018 L'année 2018 marquera le 160ème anniversaire des relations diplomatiques entre la France et le Japon. Portée par les gouvernements français et japonais, Japonismes 2018, une riche saison culturelle nippone, est un petit bout de Japon qui prend ses quartiers à Paris, en Île-de-France et dans toute la France de juillet 2018 à février 2019. Expositions, théâtre, concerts, cinéma, gastronomie, art de vivre, danse mais aussi sport soit plus de cinquante événements investiront les plus grandes institutions culturelles à Paris et en région. **https://japonismes.org/fr/**





Autre programe du saké « Soirées de dégustation de sakés japonais » seront organisées en novembre 2018 et février 2019.





L'abus d'alcool est dangereux pour la santé, à consommer avec modération.

GASTRONOMIE La tentation des îles

A Tôkyô, un restaurant pas comme les autres permet de découvrir les saveurs des quelque 6 850 îles du pays.



En dehors de Kagurazaka, Ritô Kitchen est aussi présent dans le quartier de Nihonbashi, à Tôkyô.

Sekiguchi Ryôko

L'archipel japonais compte 6 852 îles, dont environ 400 sont habitées, ayant une longueur de côte de plus de 100 mètres. Du nord au sud, il est des endroits qui possèdent chacun une histoire propre et des charmes irremplaçables.

Dans le quartier de Kagurazaka à Tôkyô, le restaurant, Ritô Kitchen (La cuisine des îles lointaines), géré par l'agence de tourisme de l'île d'Ama dans la préfecture de Shimane, propose "les" cuisines des îles. On peut tout aussi bien y déguster un Merlot rouge de l'île Okushiri, au sud-ouest de Hokkaidô, que la pizza de "kusaya", un poisson fermenté réputé pour son odeur inoubliable, de l'île Niijima, au sud de Shizuoka, ou encore les fritures de poulpes de l'île d'Awaji, à l'est de la mer Intérieure.

"Au début, le projet était de donner une énergie nouvelle à l'île d'Ama, et nous vendions juste les produits de l'île. Mais cette entreprise a vite pris de l'ampleur", explique l'un de ses responsables. Rien qu'en ouvrant le menu, on peut être frappés par les noms de ces îles diverses et variées. *"Le plat le plus original chez nous ? Ça serait le forfait de midi, le "shimameguri lunch" (menu "Tour des îles"), avec plusieurs petits mets venant de toute part. À Tôkyô, il existe bien des restaurants spécialisés sur une île, mais aucun lieu ne propose de déguster les cuisines "des îles""*, ajoute-t-il.

"Nous cherchons non seulement à faire goûter les plats, mais aussi à raconter l'histoire qui va avec." Ainsi, dans la liste des boissons, on trouve par exemple du "Gakkôgura" (brasserie de l'école), le saké de l'île de Sado, en face de la préfecture de Niigata, fabriqué dans une ancienne école reconvertie en brasserie, pour ne pas laisser le bâtiment à l'abandon et lui insuffler une vie nouvelle. Les assiettes utilisées dans ce restaurant viennent de l'île d'Oki, les verres d'Okinawa ou de Niijima.

L'équipe fait des allers-retours dans les îles et apprend à cuisiner les produits locaux avec les autochtones. Pour faire partager cette expérience, elle commence aussi à proposer un "Shimatabi" (voyage dans les îles). Il s'agit d'un voyage organisé, avec un départ en bateau de la baie de Tôkyô, et une visite des îles avec initiation à la cuisine locale. *"Il y a des îles à 2 heures seulement de la capitale, que l'on peut visiter pour 6 000 yens (environ 50 euros), ce que les Tokyoïtes ignorent. Les "îles éloignées" ne le sont pas toujours, et l'objectif est de justement créer plusieurs ponts à travers la cuisine et les produits locaux"*, raconte l'un des membres de l'équipe.

Par ailleurs, l'une des équipes a monté à titre personnel un évènement régulier dans un bar de Tôkyô : le "shimakataribi"(le jour où l'on parle des îles), où se réunissent les gens des îles et les amateurs, afin de les mettre en contact directement autour de mets locaux. La petite île d'Ama a par ailleurs réussi à faire revenir de la population, ce qui est un cas miraculeux, et tente de cette façon d'élargir les liens non seulement entre son île et les autres, mais entre toutes les petites îles.

SEKIGUCHI RYÔKO

INFORMATIONS PRATIQUES

Ritô Kitchen, 6-23 Kagurazaka, Shinjuku-ku, Tôkyô 162-0825. http://ritokitchen.com Il existe aussi deux autres restaurants à Sapporo et Fukuoka.

LA RECETTE DE HARUYO

SADO NO SATSUMA AGE

(Beignets de poisson à la mode de Sado)



PRÉPARATION

1 - Cuire les fèves (edamame) dans l'eau bouillante pendant 3 minutes, puis égoutter.
2 - Mixer la chair de poisson et le sel au robot.
3 - Ajouter le tofu bien égoutté, le sucre, le sake, le mirin, la sauce de soja et la fécule.
4 - Mixer.
5 - Mettre dans un bol et ajouter l'edamame.
6 - Former une galette d'un cm d'épaisseur environ. Frire dans l'huile à 170°C.



7 - Cuire pendant 3 à 4 minutes environ en retournant de temps en temps.
8 - Servir.

Astuce : Vous pouvez prendre du poisson blanc, gras ou bien des crevettes. Vous pouvez varier les légumes comme de la carotte, de l'oignon ou du maïs etc. Ce plat peut se manger chaud ou froid.

INGRÉDIENTS (pour 4 personnes)

250 g de chair de poisson (morue, chinchard, sardine, etc)
1/2 cuillère à café de sel
150 g de tofu (momen)
2 cuillères à soupe de sucre
2 cuillères à café de saké
1 cuillère à soupe de mirin
1,5 cuillère à café de sauce de soja
2 cuillères à soupe de fécule
50 g de fèves edamame

Huile



Johann Fleuri pour Zoom Japon

Lieu sacré, Amano Iwato est célèbre pour ses milliers de petites sculptures en pierre.

Le charme discret de Miyazaki

Située sur l'île de Kyûshû, au sud de l'archipel, cette région regorge de trésors à découvrir d'urgence.

Dans la région de Miyazaki, située au sud-est de l'île de Kyûshû, les paysages de rizières en terrasses côtoient des plages à perte de vue. Les fruits et les légumes cultivés en abondance laissent planer un parfum délicat. Comme dans tout le reste de la région, les sources thermales foisonnent et la riche gastronomie locale dévoile une abondante palette de saveurs. Dans la douce campagne de cette partie du Japon, il semble faire bon vivre toute l'année, au rythme de la nature et des saisons.

Sous le soleil cuisant du mois d'août, YOSHINO Junko cueille les petits poivrons verts qu'elle cultive dans la serre de sa ferme, dont l'exploitation s'étend sur plus de sept hectares. Ce légume est justement la principale production agricole de la petite ville de Saito, située au cœur de Miyazaki. Le climat local favorise particulièrement la croissance du poivron que l'on mange cru en salade ou grillé, garni de viande.

Il est presque 9 h et comme beaucoup d'autres agriculteurs du coin cultivant aussi le poivron, elle va devoir rentrer. *"Il fait trop chaud à cette période de l'année, je reprendrai en fin de journée quand la température aura baissé à l'extérieur comme à l'intérieur de la serre"*, annonce-t-elle sans se départir de son sourire. Il est bon de préciser que Junko a commencé sa journée à l'aube : elle est arrivée dans le champ à 5 h et après un bon petit-déjeuner, une seconde journée de travail l'attend déjà à la maison. Car depuis une dizaine d'années, Junko et sa famille propose le gîte et le couvert aux voyageurs de passage. Des touristes mais aussi des étudiants japonais, ou étrangers *"principalement originaires de Taïwan"*. Comme la veille lors du dîner, la table du petit-déjeuner regorge de mets locaux tous plus délicieux les uns que les autres : poisson grillé, soupe miso, riz cul-

tivé à la ferme, poivrons, fruits du jardin et jus de fruits maison. Dans la cuisine, attablé avec les grands-parents qui logent dans une dépendance de la gigantesque demeure traditionnelle, le voyageur fait déjà presque partie de la famille. *"Grand-père aime beaucoup lorsque l'on reçoit des gens, même s'il n'a jamais vraiment voyagé, il connaît plein de choses sur la politique étrangère"*, précise-t-elle fièrement. *"Par contre, il faut lui parler très fort, il est dur d'oreille"*, rit-elle.

Vingt-trois autres exploitations de la ville de Saito proposent cette solution d'hébergement, au plus près de la population locale. *"Si les visiteurs le souhaitent et sont intéressés, nous leur proposons de les emmener avec nous dans le champ pour qu'ils puissent voir le travail de la ferme de leurs propres yeux,* complète Junko. *Nous organisons aussi des ateliers pour que les gens puissent apprendre à confectionner leur propre miso ou des* umeboshi, *des prunes salées dégustées comme condiments avec du riz."* L'un des aliments de bases du repas japonais (voir *Zoom Japon* n°54, octobre 2015).

A cette heure de la matinée, l'époux de Junko est encore dans les champs et il y restera toute la journée. Lorsqu'il ne travaille pas dans sa propre exploitation, il fait *"des petits boulots agricoles pour aider les autres fermiers du coin dans leurs propres travaux"*. A Saito, on cultive aussi du riz, des agrumes comme le *yuzu*, mais aussi la mangue. A partir des produits du jardin, Junko confectionne toutes sortes d'aliments comme les *umeboshi*, l'alcool de prunes *umeshu*, le jus de *shiso* qui sont pour certains vendus ensuite dans les restaurants environnants.

En plus de ses beaux-parents, elle s'occupe aussi de ses nombreux animaux. La ferme de Junko est une vraie ménagerie. Son chien, Warabi, jappe joyeusement à chaque mouvement de la maison et joue avec les lapins tandis que la chèvre reste dans le jardin. Le soir, elle sort son vivarium rempli de *kabutomushi*, sorte de gros scarabées que les petits enfants japonais aiment ramasser l'été dans les campagnes afin de les observer. *"L'insecte que je préfère reste la luciole,* confie Junko. *Il y en a beaucoup dans la région et à certains moments de l'année, on peut les observer. C'est toujours magique."* Le soir, après être retournée au champ et pris son dîner, elle aime aussi se rendre à la source thermale d'eau chaude toute proche. Le bain est *"le meilleur remède pour se détendre et se relaxer des efforts de la journée"*, s'enthousiasme-t-elle. L'occasion aussi de retrouver les copines qui s'y donnent régulièrement rendez-vous.



Johann Fleuri pour Zoom Japon

KUROKI Shinsaku défend la production d'un shôchû naturel et organique.

S'Y RENDRE

AU DÉPART DE TÔKYÔ, il existe plusieurs alternatives. L'avion est la voie la plus rapide puisque le voyage entre l'aéroport de Haneda et Miyazaki ne dure que 90 mn. Le train est plus long. Empruntez le shinkansen entre les gares de Tôkyô ou Shinagawa jusqu'à Hakata (5 heures). Changez pour un autre Shinkansen en direction de Kagoshima (1h10) puis le train express Kirishima jusqu'à Miyazaki (environ 2h).
Pour en savoir plus sur la ville de Saito et ses attractions, reportez-vous sur le site : www.saito-kanko.jp/eng/
De son côté, la distillerie Kuroki Honten dispose également d'un site Internet : www.kurokihonten.co.jp/en/

Dans la pièce principale de la ferme, entièrement en tatamis où trônent les portraits des ancêtres, les murs sont recouverts de dizaines de photos de famille. Certains clichés relatent des événements récents, d'autres témoignent d'une vie passée dans cette belle ferme pleine d'histoire et de vie, bâtie il y a près de 96 ans. *"Là, c'est grand-mère quand elle était jeune. Elle était belle n'est-ce-pas ?"* Des images jaunies qui retracent des pans de vie, rythmés par les cultures, le travail de la terre et les fêtes au village.

Le respect de la nature est également primordial pour KUROKI Shinsaku. A seulement 30 ans, il gère la distillerie de *shôchû*, Kuroki Honten, à une vingtaine de kilomètres à l'ouest de Saito, dans la petite ville de Takanabe. Le *shôchû* est une boisson alcoolisée, particulièrement prisée

Johann Fleuri pour Zoom Japon

Takachiho-kyô ou gorges de Takachiho sont très prisées des visiteurs pour leur beauté.

dans le sud du pays. Elle est confectionnée à partir de patates douces, de blé ou même parfois de riz : sa popularité a grimpé en flèche ces dernières années, supplantant le saké dans le cœur des Japonais. Le *shôchû* peut se boire avec des glaçons, avec de l'eau pétillante, de l'eau chaude ou, comme l'aiment les gens de Kyûshû, accompagné de *kabosu*, un petit citron vert local. *"L'avantage de cette boisson est qu'elle se marie très bien avec toutes sortes d'aliments,* explique KUROKI Shinsaku. *Selon la composition du* shôchû *(blé, patates douces, riz), il sera plus ou moins fort et sera davantage en harmonie avec la viande, en particulier avec le fameux bœuf de la région, s'il est corsé, ou avec le poisson cru, pour les crus plus légers."* La spécialité de la maison est le Kogane sengan produit à base de patates douces cultivées directement sur les 43 hectares de la distillerie.

La méthode de fabrication du *shôchû* est relativement similaire à celle du saké, *"seules les étapes finales changent puisqu'ici la matière première est distillée, comme pour le whisky"*. Le *shôchû* de KUROKI Shinsaku, qui permet d'employer quarante personnes dont huit à la fabrication, est une institution dans la région. Les origines de la maison remonte à 1886, *"le* shôchû *était alors confectionné dans une ville un peu plus au nord, mais le savoir-faire reste le même,"* promet le jeune homme. L'immense bâtisse de Kuroki Honten a pignon sur rue, militant pour une philosophie de confection très respectueuse de l'environnement. *"Depuis une vingtaine d'années, nous produisons notre propre matière première. Notre riz, notre blé et nos variétés de patates douces. L'idée est de pouvoir proposer un* shôchû *sain, naturel et organique, tout au long de la chaîne de fabrication."* KUROKI Shinsaku pousse le principe encore plus loin en produisant aussi désormais des légumes qu'il met à disposition des restaurateurs du coin qui partagent ses valeurs. *"Nous élevons aussi des canards, nourris à l'herbe de nos champs. Sans médicaments."* Les bouteilles de Kuroki Honten s'arrachent au Japon et s'exportent désormais aux Etats-Unis, au Canada, à Hong-Kong, à Singapour et en Corée.

La riche culture locale de la région de Miyazaki est également mise en valeur par son profond enracinement dans l'histoire du Japon. Elle possède en effet un site historique unique, reconnu depuis mai dernier au patrimoine national, les tombes-tumuli du Saitobaru (Saitobaru Kofun). A l'ouest de la ville de Saito et sur une superficie de quatre kilomètres sur trois, 300 tombes datant du IIIe au VIIe siècle ont été découvertes et sont étudiées depuis le début de l'ère Taishô (1912-1926). *"Il existe plusieurs sites de ce type à l'échelle du Japon, mais il est très rare d'en trouver un si imposant dans une ville aussi modeste que Saito. En cela, il est remarquable"*, explique HIGASHI Noriaki, conservateur en chef du musée archéologique du site de Saitobaru. A deux pas du musée, la tombe Mesahozuka, l'une des plus anciennes et des plus imposantes du site a été construite au tout début du Ve siècle : 1 000 personnes ont travaillé chaque jour, durant deux ans et demi pour l'ériger. Aujourd'hui, plusieurs tombes du site sont toujours en cours d'analyse et continuent de témoigner du style de vie des populations locales durant l'ère Kofun (milieu du 3ème siècle au 7ème siècle), grâce à la découverte d'objets, de bijoux, d'ossements, etc. La plupart des tombes peuvent être visitées hormis les deux plus grandes, qui sont réservées lors d'importants événements.


Johann Fleuri pour Zoom Japon

Lieu unique, Saitobaru est riche de 300 tombes.

Plus au nord, la nature de la région de Miyazaki se dévoile sous ses aspects les plus sauvages et le poumon vert de Takachiho est sans doute la fierté locale. La montagne reprend ses droits et offre des paysages de rivières pittoresques. La localité est connue pour les gorges de Takachiho, formées par un affluent de la rivière Gokase : elles promettent une pause fraîcheur au creux de l'été et offrent des balades en barques à ceux qui ne craignent pas la foule. Mais aussi pour le Sanctuaire Takachiho situé à quelques pas et qui présente des spectacles de *kagura*, à la tombée du jour : ces danses théâtrales sont étroitement liées à la religion shintoïste (voir *Zoom Japon* n°76, décembre 2017). Pour les plus matinaux, un panorama envahi par une mer de nuages peut être observé tous les matins, au lever du soleil. Enfin, sur la route qui mène au temple Amano Iwato, les rizières en terrasses (*tanada*) se dévoilent sur des kilomètres. Celles de Tochimata et de Odonokuchi sont classées parmis les plus belles *tanada* du Japon. En plein été, lorsque la lumière illumine le vert éclatant des terrasses, le spectacle est simplement sublime. L'arrivée à Amano Iwato achève de marquer le caractère mystique des lieux. Takachiho est en effet le site d'une des plus célèbres légendes japonaises. Amaterasu, la déesse du soleil, blessée par la cruauté des farces de son frère, se serait cachée dans une grotte située près de ce temple, privant ainsi le monde de sa précieuse lumière. Les dieux et déesses se seraient alors rassemblés dans le temple Amano Yasukawara pour réfléchir à un moyen de faire sortir Amaterasu de sa cachette. Ce tout petit temple en contre-bas d'Amano Iwato est situé dans la roche creusée, en contre-bas de la rivière. Des milliers de ces petites sculptures de pierres montent la garde sur ce lieu sacré.

JOHANN FLEURI

ZOOM ANNONCES

événements

Exposition
je suis japonaise
Rina Maruyama



du 11 au 20 septembre 14h-20h
Vernissage: 11 septembre 18h30-
Galerie in)(between
39 rue Chapon 75003 Paris
Tél:09 67 45 58 38
info@inbetweengallery.com

divers

● **Les kimonos,** et tous les accessoires et les Haorris en vente. www.kimonoaparis.com

● **Cause retraite,** céde fond de commerce. Magasin d'artisanat japonais rès connu à Paris. GM.consulting@me.com - 06 4806 8146

cours

IMOTO SEITAI FRANCE - MÉTHODE JAPONAISE AUTHENTIQUE DE SOINS ET D'EXERCICES D'AJUSTEMENT POSTURAUX
À Paris : Formation à l'année, Cours découverte et Week-ends Séminaire ouverts à toutes et à tous quel que soit son âge et ses objectifs. Centre affilié à l'Institut Imoto Seitai de Tokyo «Honbu Dojo». Soins personnalisés auprès de monsieur Olivier LAHALLE. Retrouvez toutes les informations sur www.imoto-seitai.fr
Contact : info@imoto-seitai.fr / 06 33 48 86 30

● **Taiko journée portes ouvertes Samedi 15 septembre** Horaire : 14h-18h
12 bis rue Froment, 75011 Paris
www.tsunagari-taiko-center.com

logements

● **Location studio meublé 16m²**, Jardin des Plantes, gare d'Austerlitz 5ème.
780€/m www.ruebuffon.com

emplois



Aoi Clothing, maison de création Franco-Japonaise recherche

un(e) Assistant(e) administratif (ve) et logistique

Sa mission : organisation des déplacements des équipes, tâches administratives diverses tels que réservations de stand, logement, transport, constitution de planning des équipes, contrôle de la facturation, gestion administrative du bureau. Français courant, Maîtrise d'Excel et de Word, Etre bien organisé et capable de travailler en équipe.

un(e) responsable de projet

pour des expositions en France et en Europe.

Sa mission : Planification de projet, Préparation de stands, Gestion d'équipe, Réaliser le suivi budgétaire et analyse des ventes & stock. Français courant, Bon niveau en anglais, Permis de conduire. Leadership. Capacité à travailler sous pression.

Envoyez CV et lettre de motivation à recrute@aoiclothing.com.



DELFONICS
Japan

Concept store de papeterie Design japonais recherche
Vendeur(se) C.D.I

PROFIL :
- Expérience réussie dans la vente ou le service
- Bonne présentation et sens du service
- Sensibilité produit et bonne connaissance de la papeterie, du design ou de la mode
- Bon niveau d'anglais
- Des connaissances en chinois ou en japonais seraient un plus

Salaire : Smic + majoration dimanche et jours fériés + tickets restaurants
Envoyer CV + LM à recrutement@delfonics.fr

L'Ambassade du Japon en France recherche
un(e) assistant(e) pour son service Economie.

1. Mission : Assistance aux divers dossiers du service (notamment relatifs à l'agriculture, aux télécoms, à l'urbanisme et aux transports en France)
2. Qualifications requises :
• Français (niveau langue maternelle), japonais (équivalent au JLPT Niveau 1), anglais (niveau avancé, parlé et écrit)
• Compétence pour rédiger des documents officiels, des rapports d'analyse
• Maîtrise obligatoire des outils informatiques (Word, Excel, Powerpoint) et des logiciels de gestion de bases de données.
3. Durée de la mission (CDD) : De novembre 2018 à décembre 2019 (les dates précises seront communiquées ultérieurement)
4. Modalité de sélection : Examen écrit (thème et version) et entretien oral.
5. Dépôt du dossier :
- Veuillez adresser votre CV accompagné d'une photo avant le 14 septembre 2018 à l'adresse ci-dessous (les candidats disposant d'attestation(s) de niveau de langue pourront la/les joindre à leur CV).
- Veuillez indiquer sur l'enveloppe la mention «Recrutement assistant du service Economie»
Ambassade du Japon en France / Service Economie
7, avenue Hoche 75008 Paris
* Les dossiers de candidature doivent nous être communiqués par voie postale uniquement.
* Aucune réponse ne sera donnée par téléphone.
* Les CV envoyés ne seront pas rendus.

Salon étudier au Japon







Publié par les éditions Ilyfunet

12 rue de Nancy 75010 Paris, France
Tel: +33 (0)1 4700 1133 - Fax: +33 (0)1 4700 4428
www.zoomjapon.info - courrier@zoomjapon.info
Dépôt légal : à parution. ISSN : 2108-4483
Imprimé en France

Responsable de la publication : Dan Béraud
Contact publicité : pub@zoomjapon.info
Ont participé à ce numéro :
Odaira Namihei, Gabriel Bernard, Ritsuko Koga, Eric Rechsteiner, Jean Derome, Benjamin Parks, Johann Fleuri, Ryôko Sekiguchi, Maeda Haruyo, Hirai Michiko, Ohmi Shun

Yoshiyuki Takachi, Kashio Gaku, Kimié Ozawa, Takako Taniguchi, Chiho Ichikawa, Marie Varéon (maquette)